

PARCOURS DU PATRIMOINE
Région Île-de-France

Romainville

Seine-Saint-Denis



Ce Parcours du patrimoine a été réalisé
par la Région Île-de-France, en partenariat avec
le Département de Seine-Saint-Denis
et la ville de Romainville.

Auteur : Julie Faure

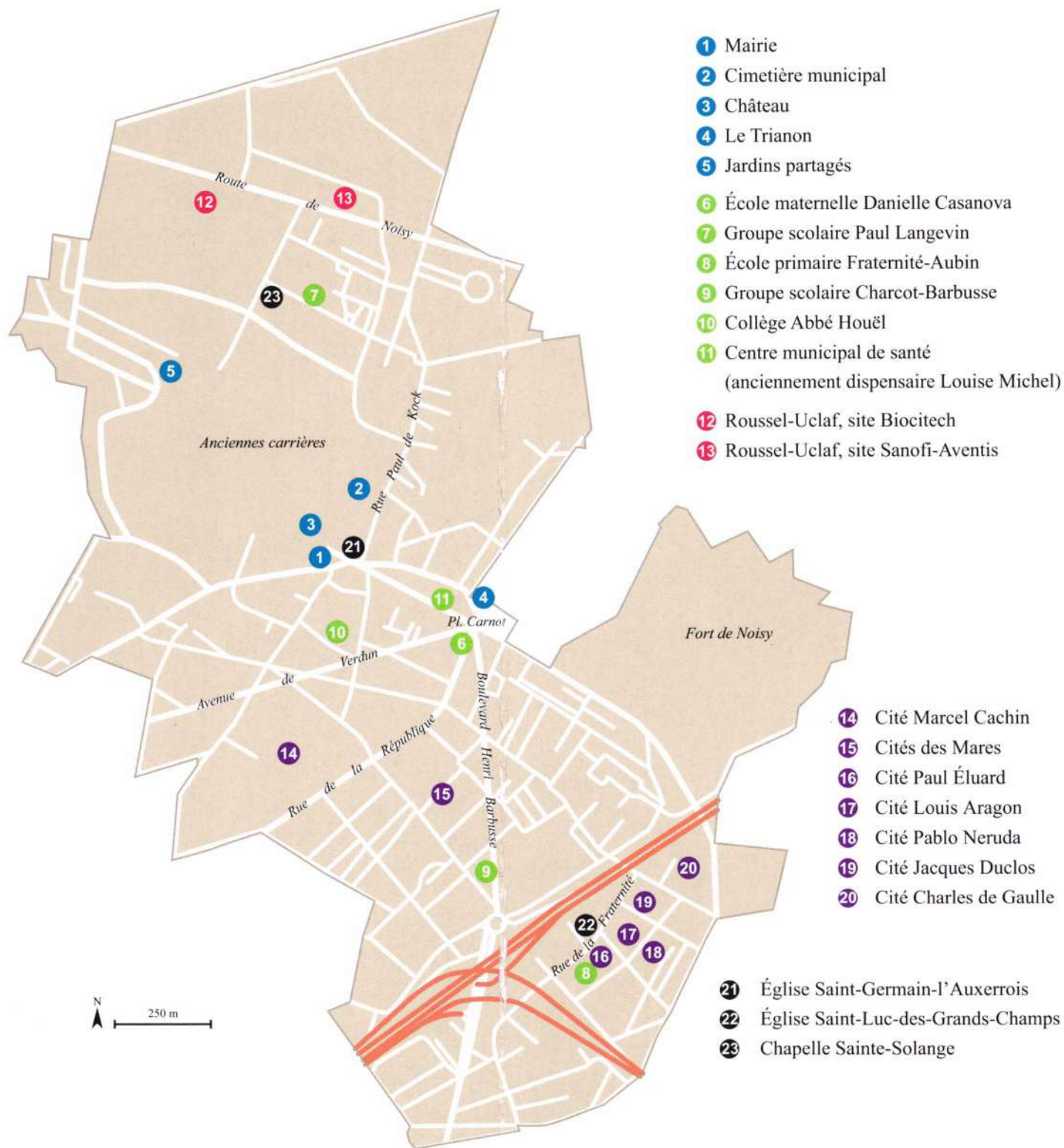
Photographes : Jean-Bernard Vialles
et Laurent Kruszyk

Cartographe : Diane Betored

Relecture : Jean-Baptiste Minnaert,
professeur d'histoire de l'art contemporain,
Université François Rabelais, Tours

Cette publication fait suite à l'inventaire topographique
de la commune de Romainville
par la Région Île-de-France, service Patrimoines
et Inventaire, sous la direction d'Arlette Auduc,
conservatrice régionale.

Photographie de couverture
Hall d'entrée de l'école des filles
du groupe scolaire Charcot-Barbusse.



Introduction



« Bois perdu, cité parue », cette devise inscrite en 1903 par le conseil municipal sous le blason de la ville résume admirablement ce qui fit longtemps l'identité de la commune de Romainville.

La chaîne de collines de la rive droite de la Seine se prolonge vers l'est en un promontoire élevé, séparant la plaine Saint-Denis de la vallée de la Marne. C'est là, culminant à 117 mètres d'altitude, sur un plateau gypseux, qu'est situé le cœur de bourg de Romainville, dont le territoire descend en pente douce sur un dénivelé de 65 mètres. Un village connu jusqu'au début du XX^e siècle pour ses coteaux boisés : les fameux « bois de Romainville ».

Blason et devise de la commune « Bois perdu, cité parue », salle des mariages, mairie de Romainville.

Des origines secrètes...

Au Moyen Âge, le site de Romainville, qui ne porte pas encore ce nom, est probablement évoqué pour la première fois dans le testament d'Ermenthrude, riche veuve du VII^e siècle, publié par Dom Mabillon et conservé aux Archives nationales. Ce document fait mention de terres cultivées sur le territoire de l'est de Paris, parmi lesquelles Lagny, Bondy et Bobigny. Dame Ermenthrude précise ainsi : « À la basilique Saint-Symphorien, je donne la vigne que cultive Vassou et Vassou lui-même. » La toponymie a d'ailleurs conservé la mémoire de la famille Vassou, l'une des plus anciennes de Romainville, avec la rue du Trou Vassou située à flanc de coteau. Étymologiquement, le nom

*DOUBLE PAGE SUIVANTE
Au bois de Romainville, estampe, XIX^e siècle, collections Musée de l'Île-de-France.*







Projets de décors
pour le château
de Romainville par
l'architecte Charles-
François Mandar,
dessins, 1823, ENPC.

« Romainville », du latin *Romanavilla*, apparaît un siècle après et serait formé de *Romanus*, qui fut moine de l'abbaye de Saint-Faron puis évêque de Meaux au VIII^e siècle, et de *villa*, signifiant « le domaine ». Néanmoins, aucune occupation humaine du lieu n'est réellement attestée avant le XIII^e siècle. Si une lettre d'un envoyé de l'évêque de Paris, datée du 14 octobre 1351, fait état d'une léproserie en ruine du siècle précédent, il reste toutefois difficile, avant le XVIII^e siècle, d'envisager une histoire des lieux qui soit à ce jour fondée.

... pour des hôtes illustres

À partir du XVIII^e siècle, la famille Ségur donne son véritable essor au hameau de Romainville. L'histoire du lieu et le destin des Ségur vont ainsi se tisser, au fil des décennies, au gré des événements historiques et des personnages célèbres que les Ségur vont accueillir sur leur domaine.

En 1723, un plan d'arpentage, conservé à la bibliothèque de l'Institut, est dressé à l'occasion du rachat du château de Romainville par Henri-François de Ségur, qui en devient ainsi le nouveau seigneur. Jusqu'en 1789, les Ségur sont propriétaires des lieux. Romainville prospère et passe d'une population de 400 âmes en 1723 à 731 âmes en 1775. À cette période, le maréchal Philippe de Ségur, fils de Henri-François et ministre de la Guerre, s'illustre sur les champs de bataille et à la cour du roi Louis XVI. Au début des années 1780, il fait du château de



Romainville sa demeure de plaisance et contribue ainsi à la renommée des lieux.

L'élite intellectuelle et artistique du royaume conquise par le charme des lieux vient flâner dans les bois de Romainville. Bernardin-de-Saint-Pierre relate dans ses souvenirs une promenade en compagnie de Jean-Jacques Rousseau, alors que ce dernier va sur la fin de sa vie : « Là ce sont de petits prés, des clochers de villages sur la droite, à travers des marronniers en fleurs et au milieu de ces vallons paisibles et solitaires, le bois de Romainville, les fauvettes, les rossignols, les merles dans les bois, les alouettes en l'air [...]. Voyez ces vastes plaines nues de la gauche, sans habitants avec une seule récolte par an ; ici la terre en donne trois car il y a du blé, des cerisiers et de grands noyers encore au-dessus. Nous vîmes l'escarpement des carrières, une pelouse où est une montée : nous fûmes à Romainville, dans un cabaret [...]. »

Dès la fin du XVIII^e siècle, les bois de Romainville deviennent ainsi un lieu de villégiature à la mode pour les Parisiens de toutes conditions. Les plus modestes y viennent en balade à leurs heures perdues, les plus aisés y construisent leurs maisons de campagne. On y croise la fine fleur de l'élite sociale : conseiller du roi, avocat au Parlement, directeur de la Compagnie des Indes et bien d'autres. En 1774, ces notables décident de fonder la Société de la Rosière sous le patronage du maréchal de Ségur. Cette institution, qui élisait chaque année la jeune fille la plus vertueuse de la ville, perdurera jusque dans la première moitié du XX^e siècle.

Au temps des parcs et jardins

Le comte Henri-François de Ségur (1689-1751), lieutenant général des armées du roi, acquiert le domaine en 1723. Marié à Angélique de Froissy (1702-1785), fille naturelle du régent Philippe d'Orléans, il se rapproche ainsi de Bagnolet, où son beau-père demeure alors.

À sa mort en 1751, son fils Philippe-Henri de Ségur (1724-1801), maréchal de France et secrétaire d'État à la Guerre du roi Louis XVI, hérite de la seigneurie. Il entreprend la rénovation du château dans le goût de l'époque en redessinant totalement les jardins pour en faire un parc paysager. La *Carte de Paris et de ses environs* de Roussel, ingénieur du roi, montre qu'en 1730 les jardins du château de Romainville offrent les caractéristiques des jardins réguliers : parterres, broderies et plantations rectilignes d'arbres et de végétaux. Cinquante ans plus tard, en 1781, les jardins sont en partie remaniés. Georges-Louis Le Rouge, ingénieur géographe auprès du roi, en livre le plan dans ses cahiers intitulés *Jardins anglo-chinois*.

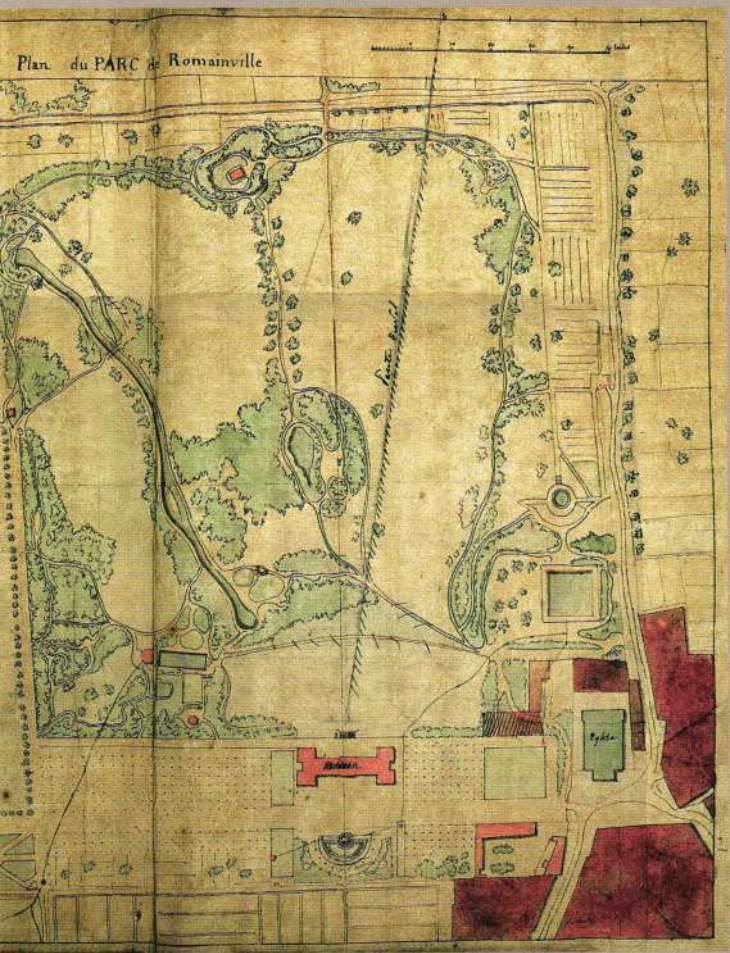
Si l'on ne connaît pas l'auteur des tracés du parc, Le Rouge en attribue les ornements au baron de Besenval. Compagnon d'armes du maréchal, le baron de Besenval (1722-1794), par ailleurs membre honoraire de l'académie de peinture, serait donc à

l'origine des différentes fabriques qui égaient le parc. Ceci pourrait expliquer les similitudes de ces différents éléments avec les constructions du Jardin de la Reine à Versailles.



Temple de l'Amour, parc du château, tabatière illustrée par Louis-Nicolas Van Blarenberghe, 1782, Wallace Collection.

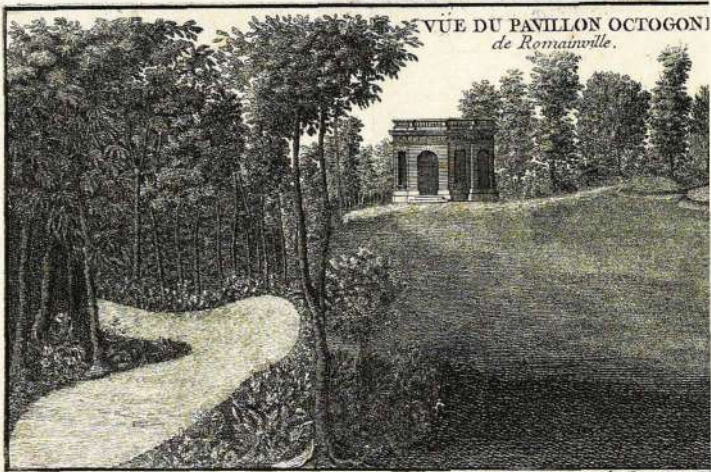
Plan du PARC de Romainville



Relevé du parc du château par l'architecte Charles-François Mandar, 1823, ENPC.

Le Temple à la romaine de Romainville fait effectivement écho au Temple de l'Amour du Trianon, de même que le Pavillon octogone rappelle le Belvédère de Marie-Antoinette. Richard Mique, l'architecte à qui l'on doit le jardin anglo-chinois de la reine, termine ces deux édifices respectivement en 1778 et 1781. Le baron de Besenval étant un familier du Trianon, il s'inspire naturellement des récents aménagements des jardins de la reine pour le parc de son ami Philippe-Henri de Ségur, dans une interprétation plus modeste. Les gravures de *Le Rouge* nous permettent d'imaginer les lieux tels qu'ils étaient en 1781 : un vaste

parc paysager en pente ponctué de fabriques, au milieu duquel serpente une rivière anglaise. Des éléments traditionnels des jardins réguliers sont toutefois conservés, tels les parterres de la terrasse nord, les quinconces et les boulingrins. Le potager, la basse-cour et les plantations d'arbres fruitiers, nécessaires à la subsistance de la famille, conservent leur emplacement d'origine. Un document d'exception confirme cet ordonnancement. Il s'agit d'une tabatière décorée par Louis-Nicolas Van Blarenbergh (1691-1794) de six miniatures peintes à la gouache, aujourd'hui conservée à la Wallace Collection à Londres. Datées de



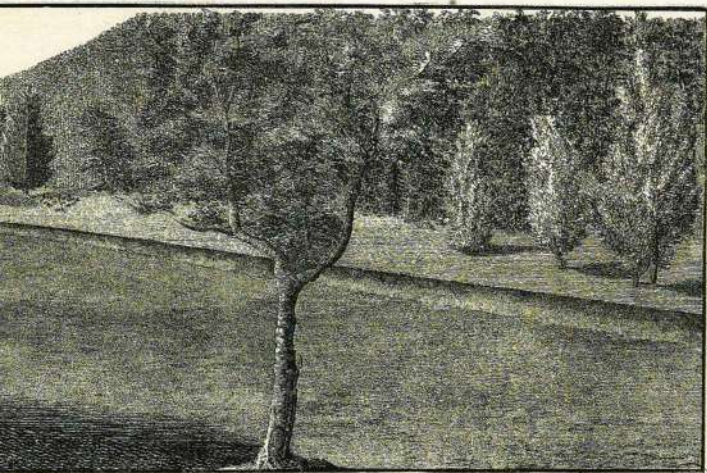
Dessiné d'après Nature par le Rouge étant au point A. à 28 Toises Nord-Ouest du Pavillon. Vo

1782, ces peintures représentent le château et son parc selon différents points de vue. Les reliefs escarpés du parc et les différentes fabriques y sont figurés, de même que la rivière qu'enjambe un petit pont. Des évocations qui font la part belle au pittoresque en vogue à l'époque. Une des miniatures représente probablement la fête de la Rosière. On y voit l'hôte des lieux accueillir une jeune fille vêtue de blanc et ceinte d'un ruban bleu. Elle est suivie par une foule de villageois que précède un groupe de musiciens jouant du tambour. Cet événement a lieu non loin de la cour d'honneur du château. On peut apercevoir en arrière-plan la façade nord de l'édifice (voir p. 11).

Un autre familier du maréchal pourrait avoir contribué au réaménagement des jardins du château. Alexandre-Théodore Brongniart (1739-1813) est en ce dernier quart du XVIII^e siècle un architecte prisé de l'aristocratie. Il possède, entre autres, la charge de contrôleur des grands travaux de l'École militaire et des Invalides. Peut-être cela lui vaut-il de rencontrer le maréchal, à moins qu'il ne lui ait été présenté par le baron de Besenval dont il réaménage, à la même période, l'hôtel particulier rue de Grenelle? Toujours est-il

qu'en 1787 il entreprend, à la demande du maréchal, la construction de la nouvelle église paroissiale. Deux ans plus tard, la Révolution contraint les Ségur à vendre fictivement le domaine de Romainville afin de le sauver de la confiscation. Le maréchal échappe à la guillotine mais pas à l'emprisonnement. Les années passent sans que la famille ne recouvre la possession du domaine. Philippe-Henri de Ségur meurt en 1801 et les propriétaires se succèdent. En 1823, le marquis de Noailles (1773-1838) s'accorde avec le propriétaire et maire du village; il acquiert le domaine. Il fait relever les plans du château et du parc par Charles-François Mandar (1757-1844), architecte de renom et professeur à l'École nationale des ponts et chaussées. Ce dernier est également chargé de proposer des aménagements destinés à faire du château une résidence luxueuse. Ces plans permettent de constater la permanence des aménagements effectués par le maréchal de Ségur.

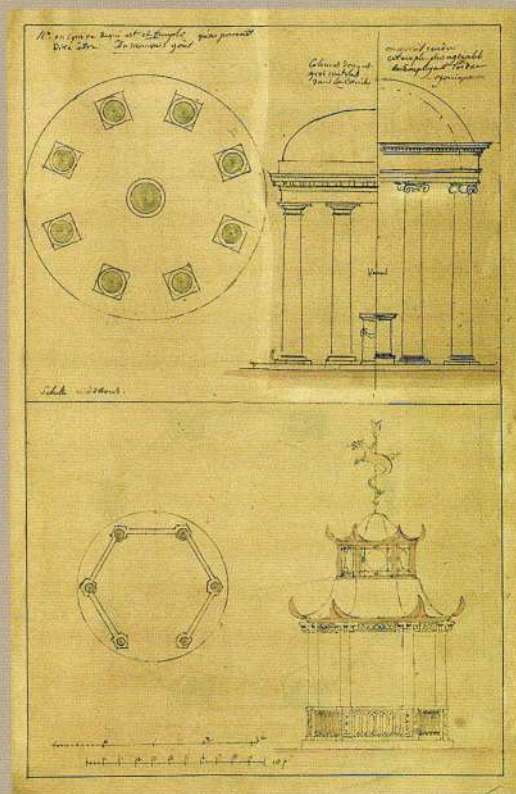
À quelques détails près, le plan du parc, en quarante ans, n'a presque pas évolué. Quant au château, il semble être resté dans l'état où la famille Ségur l'avait laissé. Composé d'un corps de bâtiment principal encadré de deux pavillons doubles, il a



du 9^e Cahier.

conservé ses deux niveaux d'élévation, l'ordonnance de ses façades et ses hautes souches de cheminées. Il est tel qu'on peut le voir sur les miniatures de Louis-Nicolas Van Blarenbergh de 1782. Mandar

propose des changements substantiels tels que l'adjonction d'une orangerie, l'installation d'une salle de bains moderne avec baignoire et eau chaude, ainsi qu'un nouveau programme de décors intérieurs.



EN HAUT
Vue du Pavillon octogone du parc du château de Romainville par Georges-Louis Le Rouge, neuvième cahier des Jardins anglo-chinois, estampe, Paris, 1776-1788, collections Musée de l'Île-de-France.

Relevé des fabriques du parc du château, le Temple de l'Amour et le Pavillon chinois par l'architecte Charles-François Mandar, 1823, ENPC.



Vue sur les parterres et sur le parc depuis la terrasse du château, côté façade nord, tabatière illustrée par Louis-Nicolas Van Blarenberghe, 1782, Wallace Collection.

Vue générale du parc et du château (façade nord) avec la rivière anglaise et le Pavillon octogone, tabatière illustrée par Louis-Nicolas Van Blarenberghe, 1782, Wallace Collection.



Fête de la Rosière, façade sud du château, tabatière illustrée par Louis-Nicolas Van Blarenberghe, 1782, Wallace Collection.



La villégiature de fin de semaine dans les bois de Romainville, carte postale, XIX^e siècle, AM.

Entre cultures et villégiature...

Au début du XIX^e siècle, Romainville est encore un petit village de cultivateurs situé entre champs et collines. Conquis par la beauté et la tranquillité des bois de Romainville, de nouveaux résidents s'y installent à partir des années 1850. Les habitations bourgeoises voient ainsi peu à peu leur nombre s'accroître et tranchent avec la modestie des maisons du village. En 1861, la population des bois est presque équivalente à celle du bourg et, sur environ 4 300 Romainvillois, 2 000 y habitent. Un clivage social s'opère progressivement dans la commune. Les cultivateurs, vignerons et maraîchers, qui caractérisent la population du bourg, sont méprisés par ces nouveaux venus issus de classes sociales plus aisées : commerçants, industriels et employés. Les conflits s'intensifient entre les deux parties du territoire.

L'un des litiges majeurs concerne, en 1861, la création d'une mairie-école. La population a considérablement augmenté du fait de ce nouveau quartier en développement. En 1851, la commune compte 2 083 habitants; cinq ans plus tard, elle en dénombre 4 289. Les résidents du bois réclament une école et une mairie dignes de ce nom, ce que ne possède pas le vieux bourg. Faute d'accord sur l'implantation de cette future mairie-école, le projet ne voit pas le jour. En 1867, la rupture est consommée et les résidents du bois obtiennent la création de la commune des Lilas. Romainville perd alors 20 % de son territoire et presque la moitié de ses habitants. Elle se retrouve amputée de sa population la plus aisée et se voit reléguée en haut du plateau avec un réseau de voies de



Vue des jardins familiaux dans le quartier des Bas-Pays. Au second plan, la tour de l'Horloge, entrée-porche monumentale de l'entreprise Roussel-Uclaf.

Cour arrière avec un ancien puits, rue Carnot.



L'arrivée du tramway à Romainville, sanguine, dernier quart du XIX^e siècle, collections Musée de l'Île-de-France.

Croisement de tramways rue de Bagnolet, carte postale, fin XIX^e siècle, AM.



communication défailant qui renforce son isolement. Le problème de la mairie-école reste posé. En 1871, le maire Émile Genevoix débloque la situation en faisant construire, à proximité du château, une mairie abritant l'école des garçons ainsi qu'une école de filles rue de l'Abbé Houël.

Romainville sommeille alors quelque temps entre son église et sa nouvelle mairie-école. En 1897, l'arrivée du tramway met la ville à une demi-heure de Paris et change la donne. La villégiature de fin de semaine et le temps des guinguettes reprennent vie. Les Parisiens affluent vers cette campagne toute proche. Les files d'attente au tramway sont interminables et font la joie des cafetiers. Peu à peu, alors que l'agriculture décline et que l'industrie se développe lentement au nord de la commune, le nouveau tramway incite les ouvriers et les employés parisiens, logés à l'étroit dans la capitale, à s'installer dans cette « banlieue du dimanche ».



Développement industriel et crise du logement

Entre la fin du XIX^e siècle et le début des années 1920, la population triple. Les ouvriers et leur famille affluent. Cette population nouvelle investit le territoire de manière anarchique le long des sentes. Les habitations ainsi édifiées sont plus que modestes, souvent de simples cabanons de planches construits tant bien que mal avec les moyens du bord. Ces habitations de fortune colonisent le sud du territoire, au lieu-dit des « Grands-Champs », aux limites des communes de Montreuil et de Bagnolet, donnant naissance au nouveau quartier du même nom. Au nord de la commune, le quartier des Bas-Pays, situé en contrebas des carrières, connaît aussi un accroissement de sa population. Des spéculateurs, peu scrupuleux, voient une aubaine dans cet afflux d'habitants et créent des lotissements de qualité médiocre dépourvus de plan d'urbanisme. Le nombre des « mal-lotis » explose.

Ce développement anarchique de la commune dans le premier quart du XX^e siècle explique aujourd'hui la qualité architecturale très contrastée de l'habitat individuel. La vogue du pavillonnaire battant son plein, chacun souhaite devenir propriétaire. Des maisons de toutes tailles, tous matériaux et tous styles vont ainsi être édifiées, donnant une physionomie parfois déconcertante à la ville où se côtoient un immeuble haussmannien et un pavillon, lui-même voisin du jardin d'une villa alignée sur rue.

Tandis que de nombreuses industries s'installent sur la commune – dont l'entreprise pharmaceutique Roussel en

Vue des terres agricoles, quartier des Grands-Champs, carte postale, fin XIX^e siècle, AM.

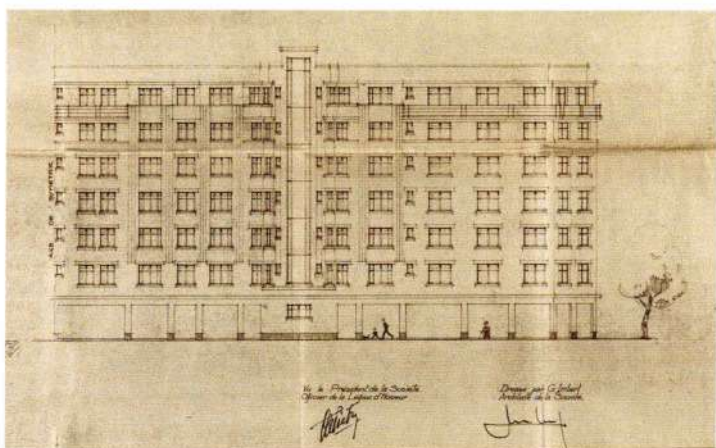
Entrée de la cité Oradour mentionnée par la plaque de l'OPHLM.





1928 –, l'importance croissante de la population ouvrière, le manque de logements décents, l'absence de plan d'urbanisme et d'équipements publics vont porter rapidement le Parti communiste au pouvoir. Les années 1920-1930 voient ainsi la naissance d'une conscience collective qui se manifeste notamment par la création et le développement de mouvements associatifs. Les habitants ne cessent de réclamer des logements salubres. Les premiers lotissements concertés finissent par voir le jour. Parallèlement, l'influence de l'Office public d'habitations à bon marché (OPHBM) de la Seine et de son président Henri Sellier se fait sentir. À partir de la fin des années 1920, la crise économique qui sévit augmente les coûts de construction et favorise le logement collectif. La loi Loucheur, votée en 1928, prévoit ainsi la réalisation en France de 200 000 HBM sur cinq ans. En 1931, la cité du FIAC (Foyer des invalides et des anciens combattants), rue de la République, et la cité de la

Cité de la Seimaroise, projet de l'architecte E. Thomas pour la façade rue Louise Dory, AM.



Seimaroise, rue Gaston Roussel, sont construites. Entrant dans le cadre d'application de cette loi, elles constituent les premiers programmes d'habitations à bon marché réalisés à Romainville.

La Seconde Guerre mondiale frappe assez durement la ville. L'église subit des bombardements qui l'endommagent de manière irrémédiable. Les habitants se réfugient dans les galeries des carrières, tandis que les résistants arrêtés sont incarcérés au fort de Romainville. Après guerre, la construction de logements sociaux est relancée pour faire face à la crise, c'est le temps des grands ensembles. L'industrie est heureusement prospère à Romainville, notamment grâce à l'entreprise Roussel-Uclaf qui se lance dans la biologie moléculaire en 1947. Le site de l'usine s'en voit considérablement modifié et agrandi. Une véritable ville dans la ville, dédiée à la chimie pharmaceutique, naît dans le quartier des Bas-Pays.

Si l'activité industrielle prospère tout au long de la seconde moitié du siècle, dans les années 1960, l'activité des carrières cesse tout à fait, laissant 62 hectares de friches au cœur de la commune.

PAGE CI-CONTRE, EN HAUT
 Vue de la cité du FIAC, rue de la République, architecte E. Thomas. En 1933, la société anonyme de HBM, le Foyer des invalides et des anciens combattants (FIAC), demande l'autorisation de construire sur le terrain dont elle est propriétaire à Romainville. Elle a alors déjà réalisé un ensemble d'immeubles HLM à Vitry-sur-Seine : la cité des Combattants. Le projet date de quelques années auparavant (1931). Ce programme de construction entre dans le cadre de l'application de la loi Loucheur.

BULLETIN MUNICIPAL DE ROMAINVILLE



Ce numéro est distribué gratuitement à tous les Foyers de Romainville



Reproduction du plan de masse qui décrit l'ensemble des nouveaux bâtiments de la Mairie. Il indique les réalisations passées, désigne les réalisations futures et commente le terrain de la localisation et d'usage.

Bulletin municipal présentant toutes les réalisations de logement social projetées sur la commune, mai 1951, AM.

Et demain ?

Aujourd'hui propriété de la Région Île-de-France, ces friches sont promises à une reconversion en base de plein air et de loisirs. Les bois de Romainville devraient ainsi prochainement renaître. Ce projet est à l'image des nombreux chantiers de rénovation urbaine lancés par la municipalité soucieuse de développement durable.

Du paysage naturel au paysage industriel



À la fin du XIX^e siècle, l'aménagement des carrières du parc va marquer le cœur de bourg de manière irrémédiable. Il constitue les prémices d'une industrialisation massive qui va, tout au long de la première moitié du XX^e siècle, modifier la physiologie de la ville et notamment celle du quartier des Bas-Pays, jusque-là territoire agricole.

Château disparu, carrières apparues !

Les vestiges du château, caractéristiques du style Louis XIII, laissent penser, à la suite de Gabriel Husson, que sa construction remonte à la première moitié du XVII^e siècle, sous la seigneurie de Nicolas de Quelen.

Il reste aujourd'hui peu de traces de la splendeur passée du château de Romainville. On a peine à imaginer le raffinement de ses décors, le pittoresque de ses jardins ou le charme de la vue depuis les terrasses. Des grands noms ont joui des lieux et de nombreux artistes y ont puisé leur inspiration lors de leurs séjours : Élisabeth Vigée-Lebrun, Hubert Robert ou encore Alexandre-Théodore Brongniart.

L'histoire des lieux prend en effet un tournant majeur peu après la mort du marquis de Noailles en 1838. Son fils hérite du château et le vend, à peine deux ans plus tard, à une société anglaise d'exploitation de gypse. Cette vente va changer

PAGE CI-CONTRE
Ouvriers remontant le chemin des carrières du parc (à l'arrière-plan, les maisons de carriers conservées jusqu'à nos jours; en contrebas du chemin, les fours à chaux), carte postale, fin XIX^e siècle, AM.

Vue des carrières du parc avec, au sommet de l'à-pic, le château et les maisons des contremaîtres, carte postale, fin XIX^e siècle, AM.

ROMAINVILLE. — Les Carrières.

Édition Artistique A. Fourquet.





Les fours à chaux, carrières du parc, carte postale, fin XIX^e siècle, AM.

Le plâtre de Romainville

La production du plâtre impliquait plusieurs étapes durant lesquelles diverses matières premières entraient en jeu.

Avant d'atteindre les filons de gypse, il fallait, une fois la terre enlevée, extraire les blocs de pierres calcaires, lesquels reposaient sur une couche d'argile. Cette argile exploitée dans des glaisières pouvait servir à la fertilisation des terres cultivées ou était transformée dans des briquetteries. L'argile retirée laissait affleurer les bancs de marne qui servaient à la fabrication de la chaux et du ciment. Le nord du plateau et les Bas-Pays ont ainsi accueilli des fours à chaux jusqu'en 1925. De nombreuses séries de cartes postales de l'époque les représentent. Une fois ces diverses opérations effectuées, le gypse était atteint et pouvait être extrait. Il subissait une déshydratation par cuisson dans des fours puis était broyé finement pour constituer le plâtre. Les fours à plâtre étaient en général regroupés à proximité des

carrières. On les trouve mentionnés sur les plans de la ville sous le nom de plâtrières. Les sacs de plâtre étaient ensuite acheminés par route ou voie d'eau via le canal de l'Ourcq. Dès le début des années 1860, trois exploitations différentes à partir de la surface étaient ainsi menées en parallèle sur le site de l'ancien parc du château : glaise, marne et gypse. Ces différentes activités offraient un panel de petits métiers qui nourrissaient une part importante de la population. Les terres et déblais inutilisés étaient acheminés vers les zones de remblais voisines. Une partie de ces terres est à l'origine de la butte qui longe la rue du Docteur Parat sur la droite en direction des Bas-Pays. Lorsque l'exploitation était achevée, certaines zones de cavage pouvaient abriter, un temps, des champignonnières. Dès 1880, la zone située au nord-est de la rue des Bas-Pays a ainsi été utilisée pour la culture du champignon de Paris, et ce jusque dans les années 1930.



Vue actuelle de la friche des anciennes carrières du parc.

définitivement la destination du château et la physionomie du site. Le château est amputé de ses deux pavillons ouest et de son corps principal. Le pavillon oriental subsistant devient le siège de l'entreprise. Le parc est totalement détruit et laisse place à des carrières mixtes, impliquant une extraction à la fois souterraine et à ciel ouvert. La présence de carrières de gypse sur la commune n'est pas un fait nouveau. Le plan de Grémion datant de 1780 en fait état vers les Bas-Pays, aux limites de Bagnolet. Néanmoins, l'ampleur des carrières du château est sans précédent et va modifier considérablement le paysage et l'identité de Romainville. Les vallons boisés qui reliaient le cœur de bourg à la commune de Pantin disparaissent. À cette nature verdoyante se substitue un gouffre minéral et lunaire où, pendant plus de cent ans, vont travailler jusqu'à cinq cents hommes.

Les carrières de Romainville doivent leur véritable essor à la fermeture des carrières des Buttes-Chaumont dans les années 1860. Au plus fort de l'activité, à la charnière du XX^e siècle, la commune exportera son plâtre jusqu'aux États-Unis. De 1863 à 1909, la famille Gauvin, dont le nom reste encore aujourd'hui associé aux lieux, exploite le site des carrières du parc. Elle cède ensuite

l'activité à la société Mussat qui la maintiendra jusqu'au milieu des années 1960 – période où l'épuisement des ressources en gypse signe la fin de l'extraction. Il subsiste aujourd'hui quelques traces de cette activité. La friche qui a envahi les lieux laisse, çà et là, affleurer d'anciens fours à plâtre, petits édifices de brique voûtés. Au détour d'un chemin, les fronts de taille sont parfois visibles et portent encore la marque des barres à mines.

La mémoire ouvrière

Le site accueille les derniers témoins d'un habitat ouvrier. Le château a longtemps été la demeure des dirigeants de l'entreprise Gauvin. La grille d'entrée de l'entreprise a été conservée et en porte

*Maisons de carriers,
rue des Bas-Pays,
carte postale,
fin XIX^e siècle, AM.*

*Maisons de carriers,
rue des Bas-Pays.*





*Maison des
contremaîtres des
carrières du parc.*

encore le nom. Elle a été restaurée et signe une des entrées de la future base régionale de plein air et de loisirs. En contrebas du cimetière, le long de la rue des Bas-Pays, les maisons des carriers, constituées de petites unités d'habitation mitoyennes d'une travée, sont alignées face à la pente du coteau. De cette rue partait l'unique chemin pavé qui reliait, à flanc de galeries, les maisons aux zones de cavage, en passant par les fours. Un tunnel, aujourd'hui bouché, permettait de relier la rue des Bas-Pays à l'ancienne rue des Carrières qui menait à l'extrémité de la commune vers le canal de l'Ourcq.

À proximité du château, quelques mètres derrière la mairie, les maisons des contremaîtres des carrières semblent survivre au temps passé. Elles se dressent au bord de ce qui fut longtemps un gouffre béant impressionnant dont témoignent les photographies anciennes. L'une d'entre elles est la propriété du dernier contremaître, Giovanni Perissinotto. D'origine italienne, il intègre l'entreprise Mussat en 1956 et dirige une équipe d'environ cinquante ouvriers chargée de la production du plâtre. À cette époque, l'extraction a presque complètement cessé suite à l'épuisement des filons. Le site conserve néanmoins une activité de transformation jusque dans les années 1980 et s'approvisionne en gypse sur les carrières de l'est du Bassin parisien. La mémoire de ce dernier témoin direct de l'activité des carrières du parc a fait l'objet d'un recueil. Son témoignage est une source d'informations inédites qui ont permis d'éclairer les documents d'archives ou de pallier leur absence.

Le site fut ensuite longtemps délaissé car les sous-sols, devenus trop instables, ne permettaient pas d'envisager une réhabilitation des lieux, à moins d'un investissement important impliquant un projet fort.

Roussel-Uclaf : une ville dans la ville

Au début du ^{xx}e siècle, de nombreuses usines investissent les Bas-Pays, quartier situé aux limites de Pantin et de Bobigny. L'entreprise Carnine-Lefrancq s'installe la première, route de Meaux, en 1902, pour y produire le fortifiant qui fera sa renommée. Elle est suivie la même année par la Société des engrais, puis en 1905 par l'entreprise de chaudronnerie mécanique Filho et en 1913 par la SAFT (Société des accumulateurs fixes et de traction). La route de Noisy accueille peu après la société Lalo Mignonac Puech, fabricante de matériel pour les chemins de fer, puis la fonderie d'aluminium Decker et Petit. Mais une entreprise en particulier va profondément marquer l'identité du quartier et celle de la commune : l'entreprise pharmaceutique Roussel-Uclaf.

En 1909, le jeune vétérinaire Gaston Roussel a la charge des chevaux de la Compagnie générale des omnibus située sur la commune de Pantin, limitrophe de Romainville. Cette même année, il fait la découverte d'un sérum contre l'anémie, issu du sang de cheval. L'Hémostyl, le fortifiant ainsi

Vue des écuries de l'ancien site d'expérimentation animale de l'entreprise Roussel-Uclaf, route de Noisy.





Vue de l'entrée-porche monumentale dite « tour de l'Horloge » et des enclos, ancien site de l'entreprise Roussel-Uclaf, route de Noisy.



élaboré, s'avère une réussite commerciale. Pour faire face à la demande, Roussel s'associe à deux confrères pour fonder en 1911 l'Institut de sérothérapie hémopoïétique (ISH). Ils installent leur usine à proximité des écuries du Service de nettoyage de la Ville de Paris, au sud de la route de Noisy, dans le quartier des Bas-Pays. L'ISH, fort du succès de l'Hémostyl, diversifie sa production et s'agrandit. À la fin des années 1920, le cheptel nécessaire à la production des divers remèdes compte environ 1 400 bêtes. En 1928, l'entreprise dédie une partie de son activité à la chimie et crée l'UCLAF (Usines chimiques des laboratoires français). Le bâtiment Pasteur, pivot du site, est construit pour regrouper les laboratoires et les services scientifiques. Autour se déploient les entrepôts, la chaufferie, les bâtiments administratifs et les espaces de service dédiés au personnel (cantines, crèche, amphithéâtre). La production de substances pharmaceutiques extraites de l'animal ne cède pas le pas à la chimie. L'entreprise développe l'hormonothérapie, ce qui nécessite la construction de nouvelles écuries auxquelles s'ajoutent un manège et des enclos de pâturage. Ces travaux sont l'occasion de doter le siège de la société d'une entrée digne de ce nom. Constituée d'un haut porche sous pavillon à faux pans de bois et d'une tour-horloge monumentale, cette entrée ostentatoire, destinée à célébrer l'entreprise, s'inspire de l'architecture régionaliste et des infrastructures hippiques. Le site offre ainsi, au cœur de cette enclave industrielle que sont les Bas-Pays, un visage champêtre à part, où les enclos, les pommiers et les écuries évoquent le bocage normand. En 1947, Gaston Roussel se lance dans la production d'antibiotiques et fonde la Société française de pénicilline (SOFRAPEN) en compagnie du scientifique Henry Prénau. Ce changement de cap dans la production bouleverse l'entreprise : son périmètre va ainsi s'étendre au nord de la route de Noisy pour atteindre 20 hectares de superficie. L'architecte Jean Barot, chargé du chantier, va développer une architecture rationnelle adaptée aux exigences de fabrication par fermentation de la pénicilline. Jean Barot n'en est pas à son coup d'essai en matière d'architecture industrielle, il a réalisé les laboratoires de la parfumerie Coty à Suresnes dont il s'inspire pour le site de la SOFRAPEN. L'ensemble reprend les grands traits de l'architecture moderne (formes géométriques, ouvertures à bandeaux, absence d'ornements) et tranche avec le pittoresque du site d'origine surnommé « la ferme » par le personnel.



*Rue principale
du second site
des entreprises
Roussel-Uclaf,
site de production.*

En 1952, le fils de Gaston, Jean-Claude Roussel, réunit l'ensemble des filiales de l'entreprise paternelle et fonde le groupe Roussel-Uclaf. L'entreprise prospère sur les deux sites rebaptisés « Usine 1 » pour le site d'origine et « Usine 4 » pour l'ancien site SOFRAPEN. À partir de 1974, alors que l'établissement regroupe près de 4 500 salariés, un long plan de restructuration est enclenché pour opérer une tertiarisation progressive du site « Usine 1 », tandis que le site « Usine 4 », dédié à la production, se modernise. Les espaces autrefois liés à la présence animale sont peu à peu détruits ou délaissés.

En 2000, le groupe Aventis est créé et absorbe l'ancien groupe Roussel-Uclaf, devenu entretemps Hoechst-Marion-Roussel. Le parc technologique Biocitech s'installe sur le site d'origine et ne cesse depuis d'attirer les sociétés à la pointe de la recherche en biochimie. Les bâtiments contemporains se multiplient tandis que les écuries, enclos et autres pâturages sont en attente d'une reconversion qui s'annonce proche.

*PAGE CI-CONTRE
Alignement des
écuries de l'ancien
site d'expérimentation
animale de l'entreprise
Roussel-Uclaf,
route de Noisy.*



Des œuvres cachées...



La ville recèle des éléments de patrimoine à découvrir ou redécouvrir. Il faut savoir lever les yeux, s'arrêter un instant au coin d'une rue ou pousser les portes des édifices publics. On est alors saisi par le détail d'une façade, l'ornement d'une salle municipale ou le décor d'un préau d'école. Un détour par certains édifices s'impose afin de profiter de ces œuvres cachées.

La mairie

Quelque temps après la scission du territoire que causa la création de la commune des Lilas, la municipalité décide la construction d'une mairie-école. Le projet est confié à Paul-Eugène Lequeux (1806-1873), architecte communal dans les années 1870. L'édifice, inauguré en 1873, emprunte à l'architecture néoclassique. La façade principale, donnant sur la place du bourg, en présente certaines caractéristiques : porche à colonnes doriques, pilastres doriques et fronton triangulaire. En 1905, elle est agrandie de deux petits corps de bâtiments latéraux. À l'intérieur, un large vestibule ouvre sur un escalier monumental qui conduit à la salle des fêtes.

La salle des fêtes

Cette salle, tout en longueur, offre une décoration de stucs et de faux marbres. Le musée du Petit-Palais possède les cartons des deux compositions murales des murs nord et sud, aujourd'hui masquées. Ces deux esquisses, œuvres de Jean-Joseph Enders (1862-1926), constituent un témoignage sur l'environnement de la commune à cette époque. La première présente un couple de villageois enlacé se promenant sur un chemin de campagne tandis que le soleil se couche sur les carrières. La seconde figure un autre couple, d'une origine sociale plus aisée, assis sur un petit banc. En arrière-plan, on distingue des champs cultivés et une scène de labour.

Travail aux champs, par le peintre Maton-Wicart, détail d'une des quatre peintures murales de la salle des mariages, mairie de Romainville, 1917.



Mairie de Romainville, architecte Paul-Eugène Lequeux, 1873.



La salle des fêtes.



La salle des mariages.



Esquisses des panneaux de décors de la salle des fêtes de la mairie par Jean-Joseph Enders, premier quart du XX^e siècle, collection du musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris.

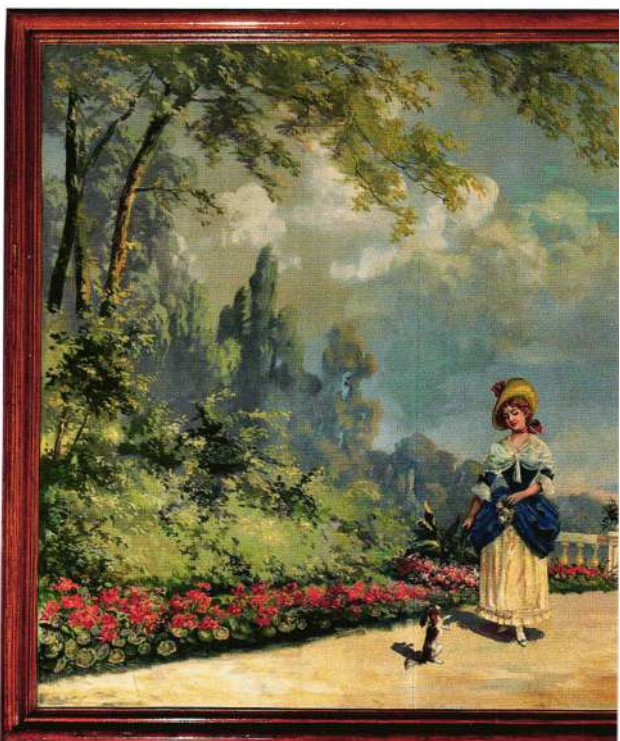
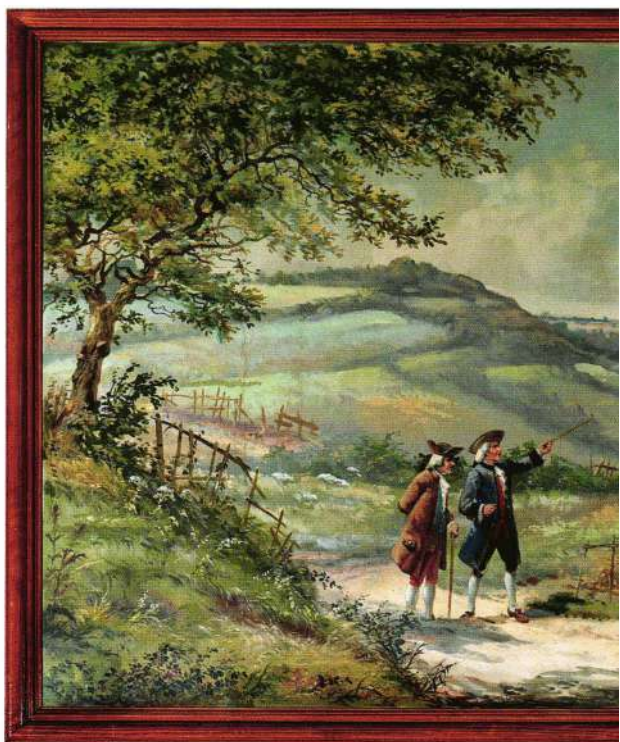
La salle des mariages

La salle des mariages, aménagée en 1917, est ornée d'une série de peintures murales, véritable fleuron de la mairie. Œuvres du peintre Maton-Wicart, artiste peu connu à ce jour, ces quatre panneaux ont pour sujets les fiançailles, le mariage et la vie de famille. L'artiste réinterprète ces thématiques dans le contexte d'un XVIII^e siècle idéalisé. Les diverses scènes ont le plus souvent pour décor un paysage agreste. L'une d'entre elles présente un cortège nuptial qui s'avance sur un chemin de campagne que domine le fort de Romainville. Le peintre fait la part belle à une société rêvée où paysannerie et bourgeoisie vivent une idylle dorée.

Sur le mur nord de la salle, un buste de Marianne, signé Auguste Maillard et daté de 1909, se détache sur un fond de trophée de drapeaux français peints en trompe l'œil.

*Buste de Marianne,
salle des mariages,
par le sculpteur
Auguste Maillard,
1909.*





La Promenade des fiancés et L'Entrevue par le peintre Maton-Wicart, peintures murales, salle des mariages, 1917.





Le Mariage et La Famille par le peintre Maton-Wicart,
peintures murales, salle des mariages, 1917.





ECOLE FRATERNITE



Les écoles

Les écoles de la ville, réalisées pour la plupart dans la seconde moitié du ^{XX}^e siècle, témoignent du succès du « 1 % artistique ». Cette mesure gouvernementale (projet de loi 1936, arrêté 1951) prévoit que 1 % des sommes consacrées par l'État lors de la construction d'un établissement scolaire ou universitaire finance la réalisation d'une œuvre d'art contemporain intégrée au projet architectural. Les écoles de la commune se révèlent ainsi riches d'œuvres, parfois menacées, à sauvegarder précieusement.

PAGE CI-CONTRE
Entrée de l'école
Fraternité-Aubin,
rue Aubin, architecte
Ernest Bertrand,
1912.

L'école primaire Fraternité-Aubin

L'école Fraternité-Aubin, dite aussi « des Grands-Champs », est construite en 1912 par l'architecte communal Ernest Bertrand (1876-1943). C'est un groupe scolaire de composition simple présentant deux bâtiments quasiment identiques de part et d'autre d'une cour centrale scindée à l'origine en deux (cour des filles, cour des garçons). L'entrée de l'école des garçons donne sur la rue de la Fraternité et celle des filles sur la rue Aubin. Un devis daté de 1910 renseigne sur les divers matériaux utilisés : les murs sont en meulière, les piles en briques de Fresnes – matériau que l'on retrouve en façade – et le couronnement des baies en briques émaillées.

Ernest Bertrand, s'inspirant de l'architecture de villégiature qu'il affectionne, en reprend ici le vocabulaire. On remarque effectivement les mêmes détails décoratifs sur les façades de ses villas à Mers-les-Bains quelques années auparavant.

Vue sur la cour
de récréation, école
Fraternité-Aubin.



*Vue générale du
groupe scolaire
Charcot-Barbusse,
boulevard Henri
Barbusse, architecte
André Bérard, 1939.*



Il fait ainsi alterner les assises de meulière et les bandeaux de brique afin de procurer rythme et coloration aux façades. Il magnifie les façades sur rue par l'ajout d'éléments de décors portés importants tels que les cartouches de plâtre blanc, reprenant le nom des écoles et le nom de la ville, les auvents, essentiellement décoratifs, ou encore l'horloge monumentale de la façade principale (voir p. 40). Ces détails atténuent la rectitude et la simplicité de la composition. Une simplicité, en réponse à la destination des lieux et à la nécessité d'offrir



avant tout une capacité d'accueil importante et une fonctionnalité adaptée à l'usage des bâtiments, qui impose une distribution intérieure des classes par de longs couloirs courant sur toute la façade.

L'école des filles présente les mêmes caractéristiques architecturales. De nombreux éléments de décors intérieurs ont malheureusement disparu, il n'en reste que quelques traces dont les carreaux de grès flammés bleus de l'actuelle salle de sport ainsi que les horloges anciennes en cuivre dans certaines classes.



*Vue sur la cour
de récréation
du groupe scolaire
Charcot-Barbusse.*

Le groupe scolaire Charcot-Barbusse

La décision d'édifier une nouvelle école dans le centre de Romainville est prise dès 1932, car la seule école de garçons de la commune est alors surpeuplée : les classes y comptent plus de cinquante élèves. Le projet de construction de deux immeubles d'habitat à bon marché en 1935 augmente encore le besoin d'un nouvel équipement scolaire. Le groupe scolaire Charcot-Barbusse est ainsi élevé en 1939 par André Bérard (1871-1948), diplômé en 1894 et élève de Blondel, qui succède à Ernest Bertrand comme architecte communal.

Avec l'église Saint-Luc-des-Grands-Champs et le dispensaire Louise Michel, l'école Charcot-Barbusse constitue un modèle de l'architecture de brique des années 1930 à Romainville. André Bérard fait grand cas des décors de ses édifices, échos aux préoccupations sociales et politiques de l'époque.

Rue Gallieni et rue des Grands-Champs, deux bas-reliefs en pierre signalent la séparation entre l'école des filles et l'école des garçons. Œuvres de M. Rondest, ils sont réalisés dans un relief plat et anguleux caractéristique de l'avant-garde artistique des années 1930. Côté filles, le bas-relief figure une mère accompagnant ses enfants et des scènes d'éducation ou de travaux ménagers. Côté garçons, un père de famille porte ses enfants, joue avec eux et travaille.





Bas-reliefs signalant l'entrée de l'école des garçons, par le sculpteur M. Rondest.

Dans le hall d'entrée monumental des filles, une décoration murale représente Marianne coiffée du bonnet phrygien. Allégorie traditionnelle de la République française, elle porte aux regards de deux jeunes enfants une carte de France où sont figurés les deux principaux domaines d'activités de l'époque : l'agriculture et l'industrie. Les sujets traités prennent ici valeurs d'exemple. Ils ont été choisis pour exalter les notions de famille, de travail et de patrie portées par le Front populaire puis reprises comme devise par le régime de Vichy.

Le groupe scolaire Paul Langevin

L'école Paul Langevin, édifée dans les années 1950, témoigne de l'évolution du travail de l'architecte André Bérard qui utilise ici le vocabulaire du style Arts déco. Un style architectural tardif pour la période qui s'explique par les aléas de l'Histoire et les délais importants de construction. Un premier projet est lancé en 1937, car le quartier des Bas-Pays se développe et n'a toujours pas d'école.

La municipalité porte le projet de son architecte qui contribuera à « l'hygiène, la salubrité et [au] bonheur ». Mais la Seconde Guerre mondiale retarde les travaux et la construction ne peut véritablement commencer qu'en 1951, sur un plan rectifié en 1949 par l'architecte.

Un bas-relief de Claude Viturat, parfaitement intégré à l'architecture du bâtiment, témoigne du souci du détail décoratif, cher à André Bérard. Ce sculpteur collabore à plusieurs reprises avec l'architecte, notamment pour le dispensaire

Façade principale du groupe scolaire Paul Langevin, rue des Chantaloups, architecte André Bérard, 1951.



Louise Michel (1936, voir p. 48) et pour l'école Danielle Casanova (1955). Commande lui est faite, dans le cadre du « 1 % artistique », d'un ornement pour la façade principale de l'école. L'œuvre représente une scène familiale : une femme, assise sur un chapiteau ionique, fait la lecture à des enfants. Elle évoque de manière métaphorique la transmission de la culture par les anciens aux nouvelles générations. Cette composition, porteuse d'un fort sens moral et éducatif, est destinée selon les propres mots de Bérard « à la noble compréhension de la fonction enseignante ».

Affiche de l'inauguration du groupe scolaire Paul Langevin, juin 1955.

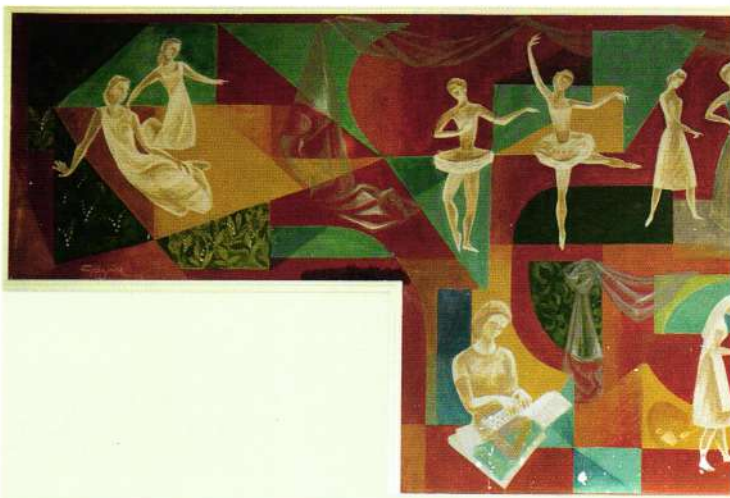
L'intérieur de l'école abrite une série de décorations murales de René Grégoire. Dans son rapport de présentation en 1957, il précise les sujets qu'il a choisi d'illustrer. Dans le hall d'entrée des garçons, il propose un panneau sur le thème des professions masculines. À droite figurent les activités traditionnelles (agriculture, pêche, artisanat);



*Dispensaire
Louise Michel,
architecte
André Bérard,
1936.*



*Bas-relief,
dispensaire
Louise Michel,
par le sculpteur
Claude Viturat,
1936.*



à gauche, les activités liées au progrès du monde moderne (l'aéronautique et le génie civil). Sous le préau des garçons, un second panneau présente les sports masculins : rugby, volley-ball, water-polo, tennis, athlétisme... Du côté des filles, dans l'ancien hall, sont évoqués des métiers féminins (infirmière, couturière, dactylographe et danseuse), ainsi que les tâches traditionnellement dévolues aux femmes (soins des enfants et cuisine). Sous leur préau, un panneau décline la diversité des loisirs et des sports féminins : lecture, danse, tennis, basket...

L'artiste fait preuve pour cet ensemble décoratif d'une belle harmonie dans le fond comme dans la forme. Les couleurs vives et chaudes des panneaux des halls répondent aux couleurs pastel et plus froides des panneaux des préaux. La profusion des formes géométriques, évoquant un patchwork, accentue la douceur des silhouettes des personnages.

Le nom du scientifique Paul Langevin est attribué à l'école à titre posthume ; sa réussite est érigée en modèle par l'école républicaine.

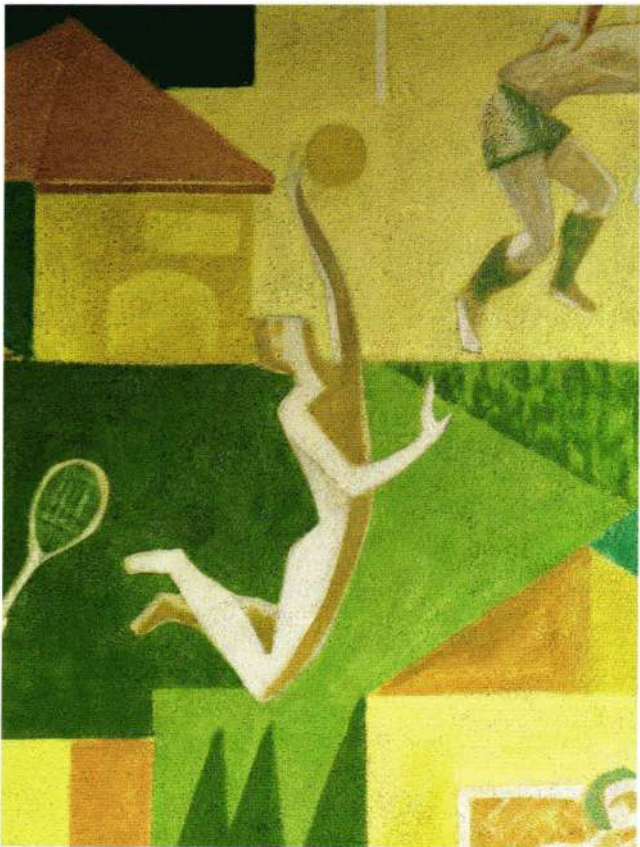
Les professions masculines, décoration murale pour le hall d'entrée des garçons du groupe scolaire Paul Langevin par le peintre René Grégoire, 1957-1958.

Les activités féminines, décoration murale pour le hall d'entrée des filles du groupe scolaire Paul Langevin par le peintre René Grégoire, 1957-1958.

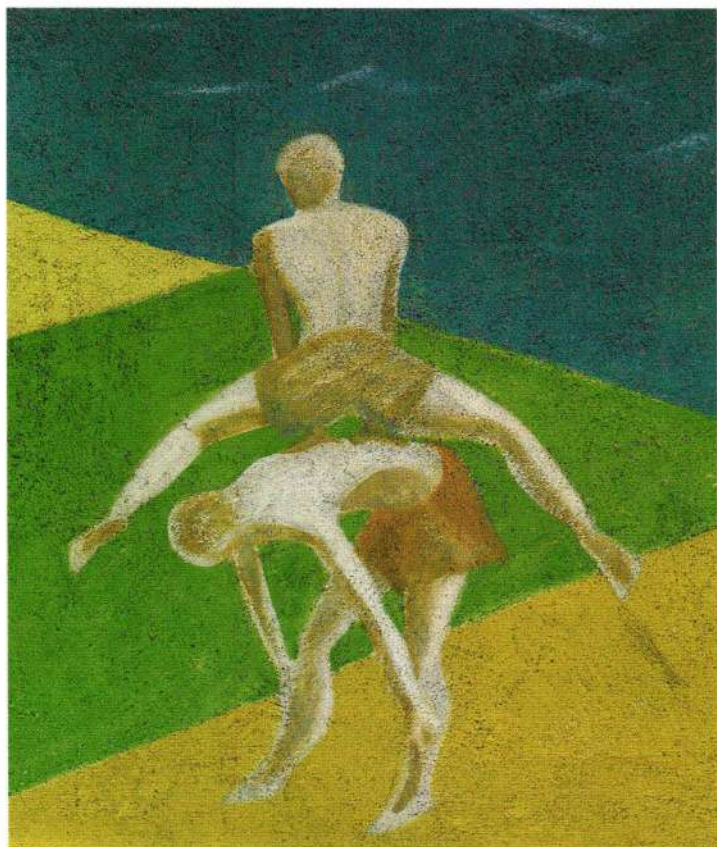


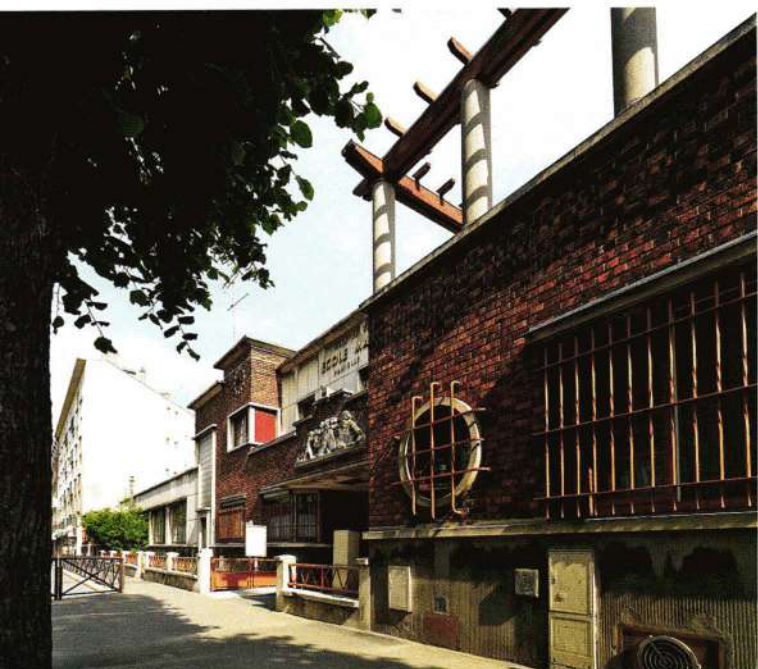


*Les sports féminins, décoration murale pour le préau des filles
du groupe scolaire Paul Langevin par le peintre René Grégoire, 1957-1958.*



*Les sports masculins (détails), décoration murale pour le préau des garçons
du groupe scolaire Paul Langevin par le peintre René Grégoire, 1957-1958.*





École Danielle Casanova, avenue de Verdun, architecte André Bérard, 1954.

L'école maternelle Danielle Casanova

À la même période, dans le centre de la ville, avenue de Verdun, André Bérard entreprend l'élévation de l'école Danielle Casanova. Claude Viturat et René Grégoire sont également chargés des décors, en grande partie disparus.

Claude Viturat orne la façade principale d'un bas-relief pour lequel il s'inspire de contes pour enfants. Il figure notamment un épisode du *Petit Poucet* de Charles Perrault. L'enfant est représenté en train de retirer les bottes de sept lieux magiques du géant endormi. L'œuvre, réalisée grâce à la



Entrée de l'école Danielle Casanova, bas-relief du sculpteur Claude Viturat.



mesure du 1 % artistique, offre des formes rondes et douces qui tranchent avec les volumes géométriques des bas-reliefs du dispensaire. René Grégoire avait pourvu le vestibule d'entrée et le couloir de trois décors muraux (aujourd'hui détruits) illustrant l'alphabet, les chiffres et les chansons. Les salles de classe conservent des pavements de carreaux de faïence d'origine présentant différents motifs enfantins : train, bateau, moulin à vent...

Détails des décors des pavements des salles de classe.

Le cinéma Le Trianon

À la fin du XIX^e siècle, un café fait l'angle de la place Carnot et de la rue du Goulet, aux limites des communes de Noisy-le-Sec et de Romainville. Il domine une vaste plaine de champs et de bois ; une position qui évoque celle des pavillons de chasse et qui lui vaut le nom de Trianon en mémoire des pavillons royaux de Versailles. Les propriétaires se succèdent et le négoce se développe. En 1930, le café accueille une première salle de cinéma à laquelle sont associés une salle de bal et deux billards. Le lieu connaît un vif succès jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Le 18 avril 1944, les alliés visent la gare de Noisy-le-Sec et détruisent au passage le café et la salle de bal du



*Cinéma Le Trianon,
place Carnot,
architecte Charles
Genère, 1953-1954.*

Trianon. Le lendemain, une bombe à retardement ravage la place Carnot. Le Trianon est totalement détruit.

Dans les années 1950, les dommages de guerre permettent d'envisager la reconstruction de ce lieu emblématique de la ville. Commande est faite à l'architecte Charles Genère, auteur du casino de Bécon-les-Bruyères, d'un cinéma. Les plans de l'architecte sont rapidement approuvés par le ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme. Le chantier est rapide et l'inauguration du nouveau Trianon a lieu le 20 janvier 1954. Il sera la première salle du département de la Seine équipée en cinémascope et en son stéréo.

À quelques détails près, il nous est parvenu tel qu'il était à l'origine. Sa façade, au même titre que celle de l'école Paul Langevin et de l'école Daniëlle



Casanova construites à la même période, s'inspire du « style paquebot » amorcé dans les années 1930. À l'intérieur, le grand hall lumineux qui accueille les spectateurs renferme la billetterie d'époque. L'accès à la salle est surmonté d'une galerie à garde-corps en fer forgé qui évoque un bastingage. Les cinq cent trente-cinq places sont réparties entre l'orchestre et le balcon. Un décor de staff (mélange de plâtre et glycérine armé de toile de jute ou de tissu de verre), figurant des motifs végétaux, orne le plafond. Le plateau de la scène, cernée de rideaux de velours rouge, est encadré de deux volutes en stuc. Les fauteuils d'origine, aujourd'hui installés salle Pleyel, ont été remplacés par des fauteuils Gaumont. L'ensemble a conservé une belle harmonie rappelant les cinémas de quartier des années 1950.

À chaque quartier
son clocher !



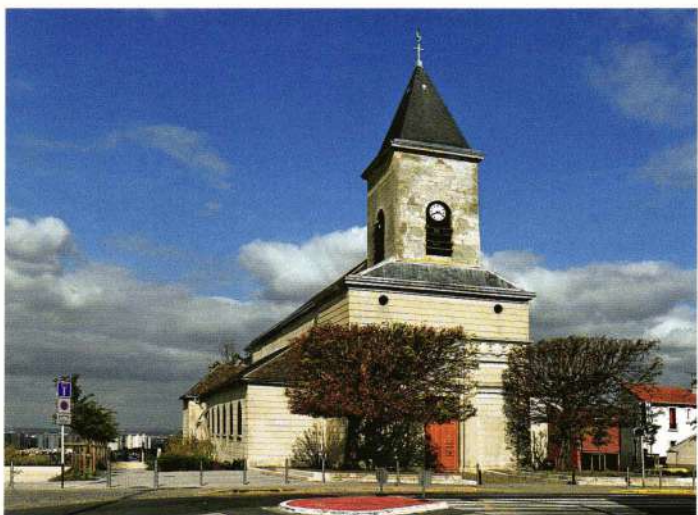
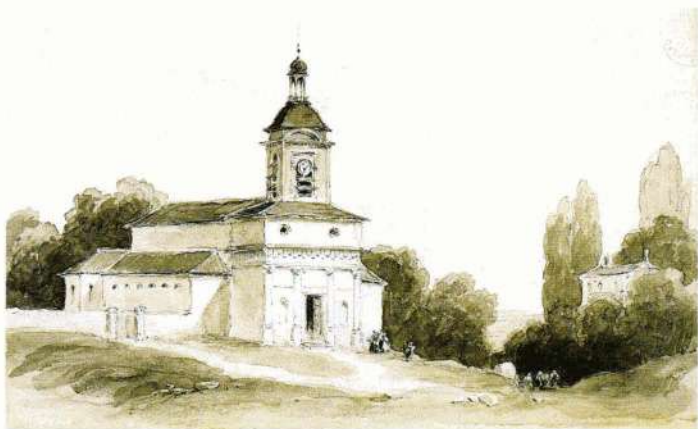
Les trois édifices religieux de la ville témoignent d'une histoire et d'un patrimoine religieux riche, souvent insoupçonné, qui participe de l'identité de la commune.

L'église Saint-Germain-l'Auxerrois

Philippe-Henri de Ségur fait commande en 1785 d'un devis estimatif de rénovation de l'église du village à Alexandre-Théodore Brongniart. Fortement endommagée, elle menace ruine et le rapport de l'architecte conclut à la nécessité de sa destruction. Le maréchal le charge alors de la construction du nouveau lieu de culte, ce dont Brongniart s'acquitte pour la somme de 28 000 livres. Ses différents rapports ainsi que les plans et le descriptif détaillé de l'édifice qu'il projette reprennent, à grands traits, le style néoclassique qui a fait son succès. L'église est conçue sur un plan basilical, sa façade principale présente un porche à pilastres doriques surmonté d'une frise alternant triglyphes et métopes. La nef, voûtée en berceau plein cintre, repose sur des colonnes doriques. Elle est flanquée de deux bas-côtés qui aboutissent, de part et d'autre du chœur en hémicycle, à deux chapelles. Le clocher carré culmine à 24 mètres de hauteur et abrite quatre cloches datant du début du ^{XX}^e siècle. Elles remplacent les cloches d'origine fondues sous la Commune en 1871.

L'édifice renferme deux cryptes voûtées, destinées à l'origine à abriter les dépouilles de la famille Ségur. Situées l'une au pied de l'autel de la chapelle ouest, l'autre dans la nef, elles sont désormais vides. Seuls quelques restes d'un pavement de pierres bleues et des graffitis ont été mis au jour. La dalle funéraire de l'épouse de Philippe-Henri de Ségur, datée de 1778, refermait la crypte de la chapelle. Restaurée et classée, elle est exposée sur le mur ouest de l'édifice à gauche de l'entrée. Gravée d'une longue inscription faisant état des titres de noblesse de la marquise, elle porte une épitaphe qui fait son éloge : « Elle reçut de la nature, les vertus et les agréments, son âme fut sensible et pure, son courage éclata dans ses derniers moments. »

Vue intérieure du clocher de l'église paroissiale Saint-Germain-l'Auxerrois.



Église Saint-Germain-l'Auxerrois, dessin anonyme, dernier quart du XIX^e siècle, collections Musée de l'Île-de-France.

Vue actuelle de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

Vue intérieure de la crypte située sous la chapelle orientale de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.



PAGE CI-CONTRE
Tombe de monsieur Louis Dory, 1911.

Tombe d'un jeune soldat tué lors de la Première Guerre mondiale.

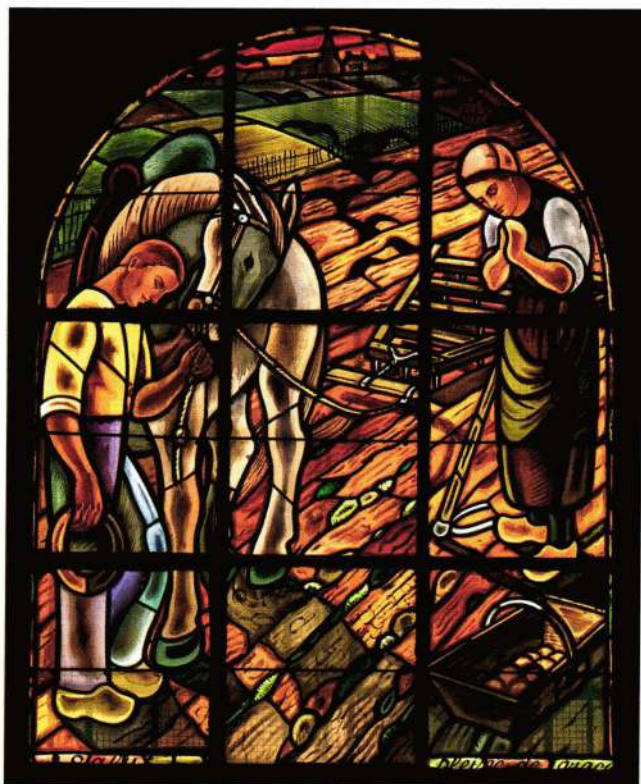
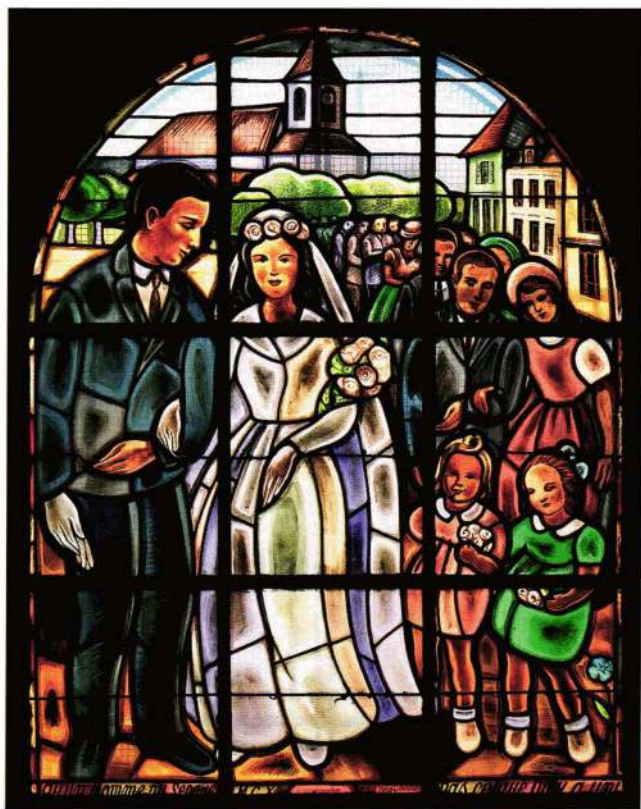
Les quatorze verrières de l'église sont l'œuvre de Joseph Guével, maître verrier à Noisy-le-Sec. Elles sont les copies, posées à la Libération, d'une série réalisée juste avant la Seconde Guerre mondiale et totalement détruite lors du bombardement de 1944. Réalisées dans un style naïf et populaire, elles font référence à la vie des fidèles et plus largement aux Romainvillois. Sur fond de champs labourés, les figures marquantes de l'histoire de la paroisse (l'abbé Houël et les sœurs de la Providence) et les sacrements de l'Église catholique (baptême, communion, mariage, eucharistie) sont figurés. On remarque aussi la reprise du thème, récurrent à l'époque, de *L'Angelus* de Millet ainsi que le recours aux images traditionnelles de l'iconographie chrétienne comme celle du bon pasteur.

En contrebas du chevet de l'église, le cimetière s'étend jusqu'à la rue des Bas-Pays. Certaines tombes anciennes sont remarquables. Deux tombes militaires renferment les dépouilles de soldats morts durant la guerre de 1870. Il est émouvant de constater que les soldats français et allemands reposent côte à côte. Une stèle le précise par la mention « Ici repose un soldat allemand » (également écrite en allemand). La chapelle funéraire de la famille Blanchard, la seule encore intacte, imite un petit temple à l'antique avec fronton triangulaire et acrotères à palmettes. Quelques tombes sont ornées de statues funéraires comme la pleureuse d'inspiration expressionniste de la tombe de Louis Dory. Des éléments de décoration (guirlandes en faïence, plaques émaillées, photographies des défunts...) sont encore en place mais tendent à disparaître.

PAGE SUIVANTE, EN HAUT
 Cette verrière de l'église représente un cortège de mariage. Les mariés viennent de recevoir le sacrement à l'église et sont suivis par leurs invités. L'édifice représenté en arrière-plan est bien l'église Saint-Germain-l'Auxerrois de Romainville.

PAGE SUIVANTE, EN BAS
 Cette verrière présente un thème fréquent dans l'art religieux à la charnière du XIX^e et du XX^e siècle : celui de *L'Angelus*. *L'Angelus* est une prière de dévotion en l'honneur de l'Incarnation que l'on récite matin, midi et soir au son de la cloche de *L'Angelus*. Cette représentation est inspirée du célèbre tableau de Jean-François Millet, *L'Angelus*, peint en 1858 et conservé au musée d'Orsay. À l'annonce de l'heure de la prière, rappelée par la cloche de l'église du village, le couple de paysans vient de s'arrêter de travailler pour prier.





L'église Saint-Luc-des-Grands-Champs

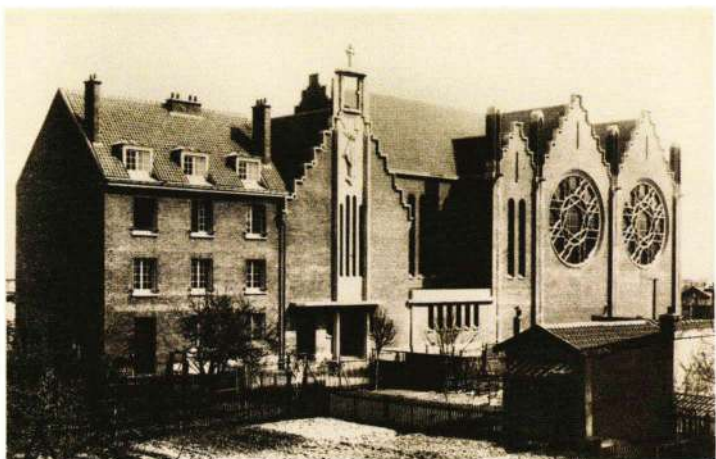
Dans les années 1930, l'afflux de population dans le quartier des Grands-Champs nécessite un nouveau lieu de culte. Il s'agit aussi de donner un édifice majeur à cette zone déshéritée de la ville. L'église Saint-Luc-des-Grands-Champs va ainsi être érigée et constitue l'une des premières réalisations des Chantiers du Cardinal dans le département de la Seine.

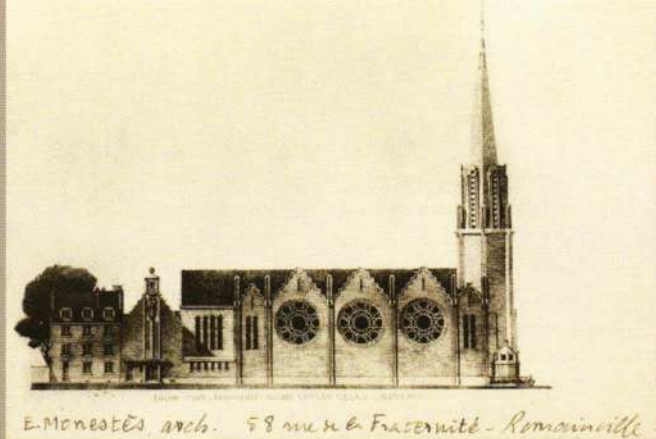
Le numéro 9 de la revue *Le Christ dans la banlieue*, daté de janvier 1934, relate l'ouverture de l'église Saint-Luc-des-Grands-Champs le jour de Noël et précise ainsi que cet événement signe « l'amélioration considérable de la situation morale du quartier ».

L'église, construite en 1933 par l'architecte A. Monestès est inachevée. Une troisième travée et le clocher n'ont jamais été réalisés. L'entreprise était ambitieuse car l'édifice actuel, quoique partiel, est imposant. Construite en béton armé et

Église Saint-Luc-des-Grands-Champs, photographie, années 1930, AM.

Vue actuelle de l'église Saint-Luc-des-Grands-Champs.





Projet de l'église Saint-Luc-des-Grands-Champs, architecte A. Monestès.
Le clocher ainsi que la troisième travée n'ont jamais été réalisés.

Les Chantiers du Cardinal

Romainville n'est pas la seule commune concernée par le développement de zones d'habitat précaire sur son territoire. Ce problème affecte particulièrement l'ensemble de la proche banlieue parisienne qui voit le nombre de mal-logés croître de manière alarmante. Le cardinal Verdier, nommé archevêque de Paris en 1929, s'empare du problème et fonde l'association de l'Œuvre des Chantiers du Cardinal, qui a pour mission de bâtir chapelles et églises dans ces lieux laissés à l'abandon. À l'origine de cette entreprise, il y a l'engagement d'un prêtre jésuite, le père Pierre Lhande, qui s'inquiète de l'absence de l'Église dans ces territoires aux portes de

Paris. Il publie en 1929 *Le Christ dans la banlieue. Enquête sur la vie religieuse dans les milieux ouvriers de la banlieue de Paris*, où il fait état de la détresse tant matérielle que spirituelle des habitants de ces quartiers insalubres. Cet ouvrage, qui témoigne du fossé qui s'est creusé entre l'Église et le monde ouvrier, connaît un franc succès et donne naissance à la revue trimestrielle du même nom, soustrée *Revue de l'urbanisme religieux du diocèse de Paris*. Cette dernière a pour mission de promouvoir les réalisations des Chantiers du Cardinal. L'enjeu pour l'Église est aussi de contrer la montée du communisme dont l'importance ne cesse de croître.

parement de brique, l'église présente une large nef encadrée de deux bas-côtés dissymétriques : au sud, un bas-côté étroit ; au nord, un bas-côté double rythmé par deux grandes arcades et terminé par un autel secondaire. Les services et la chapelle de la Vierge sont situés derrière le chœur. Les grandes roses et les hautes baies des pignons méridionaux distillent une lumière douce et changeante et constituent l'unique source lumineuse de la nef. Les pignons à redans, la voûte d'arêtes, les roses et les ouvertures à lancette sont autant de citations de l'architecture gothique. À l'intérieur du bâtiment, une crucifixion monumentale dans le chœur

carré constitue le fleuron de l'édifice (voir p. 64). Cet ensemble décoratif est l'œuvre d'Eugène-Jean Chapleau, artiste d'origine bretonne, actif en Picardie après la Première Guerre mondiale – il participe entre autres aux chantiers de reconstruction des églises de Martigny-Courpierre (Aisne) et de Rollot (Somme). Il y réalise, comme à Saint-Luc-des-Grands-Champs, des fresques sur ciment, une technique où les pigments, posés sur le ciment encore frais, sont figés lors de son durcissement.

Pour cette crucifixion, Chapleau réinterprète la composition traditionnelle des retables en l'adaptant à la monumentalité des lieux. Alliée à une prédelle, l'œuvre est cernée d'une frise d'anges portant les instruments de la Passion (marteau, échelle, clous, lances, croix). À la droite du Christ, la Vierge en manteau bleu est debout selon l'image du *Stabat Mater*; à sa gauche, l'évangéliste Jean,

Chapelle de la Vierge, détail du haut-relief surmontant le portail d'entrée par le sculpteur J. Martin.







Fresques ornant l'intérieur de la chapelle Sainte-Solange par le peintre Charles Bisson.



PAGE CI-CONTRE
Scène de la crucifixion ornant le chœur de l'église Saint-Luc-des-Grands-Champs, prédelle représentant saint Luc entouré de saints et de martyrs par le peintre Eugène-Jean Chapleau.

Vue du clocher-mur et de la statue de sainte Solange qui orne la façade principale.

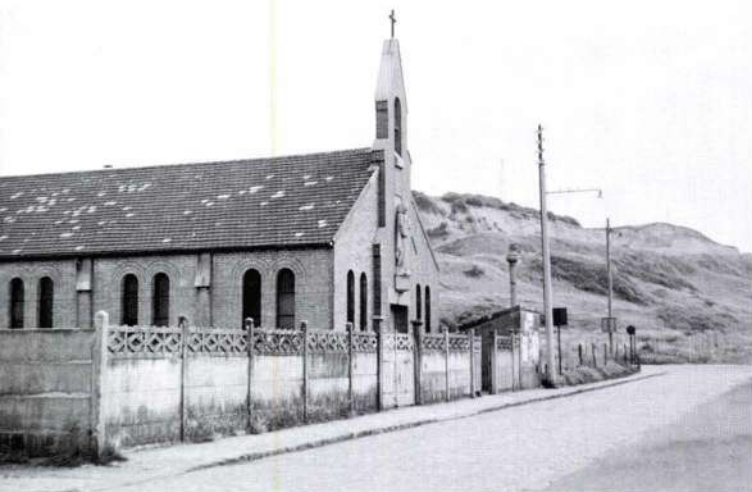
reconnaissable à son pallium rouge, se lamente tandis que Marie-Madeleine, ses longs cheveux lâchés, est à genoux au pied de la Croix. Saint-Luc, tenant le rouleau de son évangile et accompagné du bœuf ailé, son symbole, occupe le centre de la prédelle. Des martyrs, des saints et des hommes d'église l'entourent. Cette fresque, très stylisée, emprunte à la fois au symbolisme et à l'expressionnisme, deux styles explorés par le peintre, lui conférant une originalité qui fait sa force.

Le portail de la chapelle de la Vierge, dite aussi « chapelle de semaine », est surmonté d'un haut-relief, œuvre d'inspiration Arts déco du sculpteur J. Martin, représentant Marie nimbée entourée de deux anges. Cette chapelle, qui possédait une élévation légèrement inférieure au reste de l'édifice, a subi de fortes détériorations dans les années 1970, lorsqu'un niveau a été créé afin de bénéficier d'espaces supplémentaires de réunion. La partition du volume en deux a dégradé les décorations murales et les a reléguées dans une partie du bâtiment aujourd'hui invisible du public. L'arc du chœur accueille une fresque de la Vierge en gloire. Œuvre de Charles Bisson, à qui l'on doit aussi un ensemble décoratif à l'église Sainte-Thérèse-de l'Enfant-Jésus à Aulnay-sous-Bois pour le sanctuaire et la chapelle des Fonts, elle est réalisée au stic B. Cette matière, mise en valeur par Maurice Denis, associe les pigments en suspension dans de l'huile de lin cuite à de la gomme dure et des oxydes de zinc et de titane. Ce procédé permet une bonne adhésion sur le béton et lui donne un aspect lisse. La composition et le jeu des couleurs évoquent l'œuvre de Fra Angelico et témoignent de l'influence qu'a exercée la peinture italienne du Quattrocento sur le travail du peintre.

La chapelle Sainte-Solange

Située au pied de la colline, dans le quartier des Bas-pays, la chapelle Sainte-Solange, œuvre des Chantiers du Cardinal, est élevée en 1933 par l'architecte Charles Venner, lequel réalise, à la même période et selon un modèle identique, la chapelle Saint-Charles-des-Ruffins à Montreuil. Composée d'une large nef unique, elle est couverte d'une voûte à doubleaux et nervures. Le chœur en hémicycle accueillait autrefois un décor de peinture murale représentant le Christ en gloire dans une mandorle. Au-dessus du portail d'entrée, se dresse une statue de sainte Solange (l'auteur est à ce jour inconnu) surmontée d'un mur-clocher. La sainte,





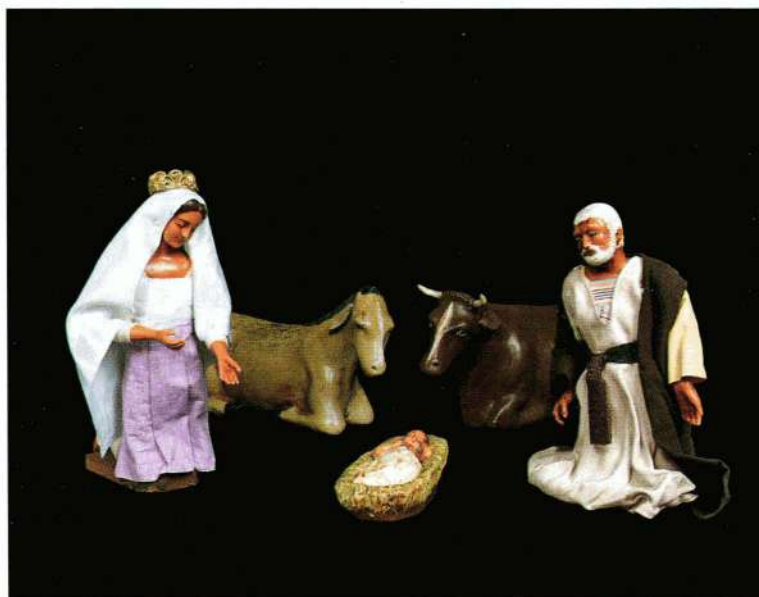
La chapelle Sainte-Solange aux Bas-Pays dans les années 1930.

Vue intérieure un jour de célébration eucharistique, années 1950. Les décorations murales, représentant le Christ dans une mandorle entouré de saints, qui ornaient le chœur ont aujourd'hui disparu.

jeune bergère originaire du Berry, est martyrisée au IX^e siècle pour avoir refusé les avances du fils du comte de Poitiers. Solange fut choisie comme patronne de l'édifice en mémoire d'une jeune fille, ainsi prénommée, qui fit à la fin des années 1920 le catéchisme aux enfants du quartier. La paroisse possède une crèche intéressante, datable de 1935, représentative de la production des santons en cire du début du XX^e siècle, fabriqués le plus souvent par des religieuses. Les personnages, constitués d'un corps en toile rembourrée de paille, sont revêtus de tuniques de tissu et d'accessoires. Les extrémités en cire (tête, mains et pieds) sont finement sculptées. Il est rare de trouver, dans ce matériau fragile, une crèche complète aussi bien conservée.



Vue actuelle de la chapelle Sainte-Solange.



La crèche en cire conservée dans la chapelle comporte une dizaine de santons. Ici, la Vierge, Joseph, l'Enfant Jésus, le bœuf et l'âne.

Habiter Romainville aujourd'hui



Le patrimoine culturel de Romainville se retrouve aujourd'hui au cœur de nombreux projets de rénovation urbaine qui permettent d'envisager sa conservation et sa valorisation.

PAGE CI-CONTRE
*Cité Parat aux
Bas-Pays, architecte
P. Durand,
1962-1966.*

Les traces d'un territoire agricole

Le territoire de la commune est jusqu'à la fin du XIX^e siècle essentiellement voué à l'agriculture. Le cadastre napoléonien fait état de ces parcelles laniérées, caractéristiques des terres labourées, qui ont dessiné la physionomie de la ville. En 1899, sur les 268 hectares de superficie que compte la commune, 256 sont cultivés. Les cultures céréalières et maraîchères concernent la plus grande partie des terres, soit 163 hectares, suivies ensuite par l'arboriculture avec 52 hectares. Le froment et la pomme sont cultivés respectivement sur 40 hectares. On note aussi la culture du seigle (13 hectares), des oignons et des poireaux

*Vue des jardins
partagés de la future
base régionale de
plein air et de loisirs.*





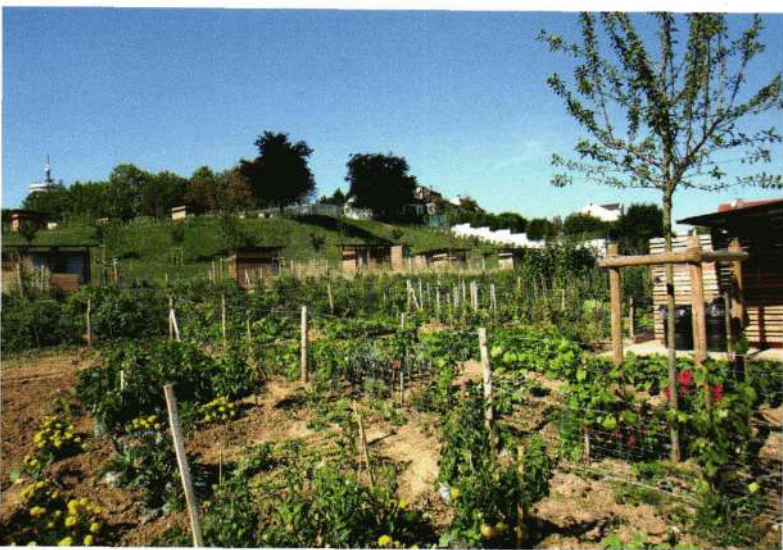
ROMAINVILLE — Vue générale



Les vignes à flanc de coteaux sur les hauteurs de Romainville, carte postale, fin XIX^e siècle, AM.

Les clos dans le cœur de bourg, carte postale, fin XIX^e siècle, AM.

(14 hectares), de l'oseille et du persil (16 hectares) ou encore du chou (15 hectares). Les baies sont une des cultures les plus importantes : framboisiers, cassis et groseilliers occupent 32 hectares. Viennent ensuite les pruniers et les cerisiers (16 hectares); la vigne, à cette date-là, n'occupe déjà plus qu'une dizaine d'hectares. On aurait pu s'attendre à une présence relativement importante des pêchers comme à Montreuil, commune voisine célèbre pour ses murs à pêches. Si les jardins clos et l'abondance des murs de culture le laissaient penser, il semblerait qu'il n'en ait rien été



et que ces derniers aient plutôt accueilli pommiers et poiriers. Les traces de ce passé agricole sont toujours visibles aujourd'hui. Les nombreuses sentes serpentant sur tout le territoire de la commune le rappellent. L'ancien cœur de bourg abrite quant à lui les vestiges d'anciennes fermes reconnaissables notamment à leur porte charretière et leur lucarne à poulies. La rue de Paris et la rue Gabriel Husson en particulier témoignent encore de cette intense activité agricole.

Les jardins partagés, récemment aménagés par la Région en bordure du parc départemental, sont destinés à faire perdurer cette tradition de cultures maraîchères.

Les jardins familiaux dans le quartier des Bas-Pays.

La ZAC de l'Horloge : un patrimoine industriel en reconversion

L'aménagement de la ZAC de l'Horloge, qui s'étend sur 51 hectares en contrebas de la future base régionale de plein air et de loisirs de la Corniche des forts, prévoit une réhabilitation du site d'origine dit « la ferme » de l'entreprise Roussel-Uclaf. L'entrée principale, les anciennes écuries et les allées pavées, éléments majeurs du patrimoine industriel de la commune, seront intégrées à cette nouvelle zone d'activité où sont prévus 60 000 mètres carrés de logements, 117 000 mètres carrés de bureaux et 20 000 mètres carrés de commerces.



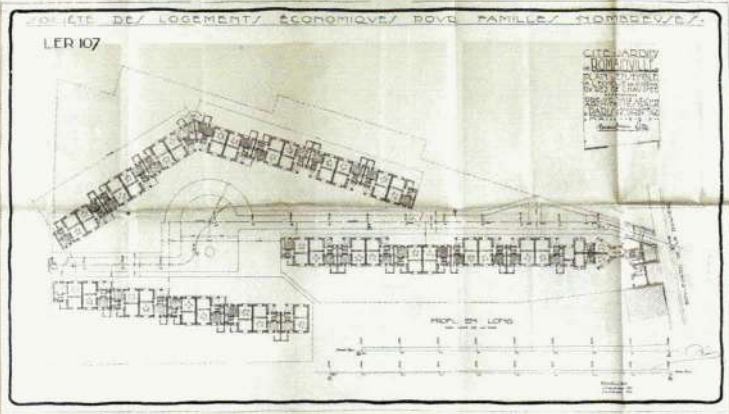
*Projet de
réhabilitation de la
ZAC de l'Horloge.*



*Vue actuelle de
l'emplacement de
l'entrée principale
de la future ZAC.*

Les cités, d'hier à demain

Le territoire de la commune est maillé d'une douzaine de cités construites, pour la plupart, entre les années 1950 et les années 1980. Elles font aujourd'hui l'objet de projets de réhabilitation destinés à réaffirmer leur présence dans la ville.

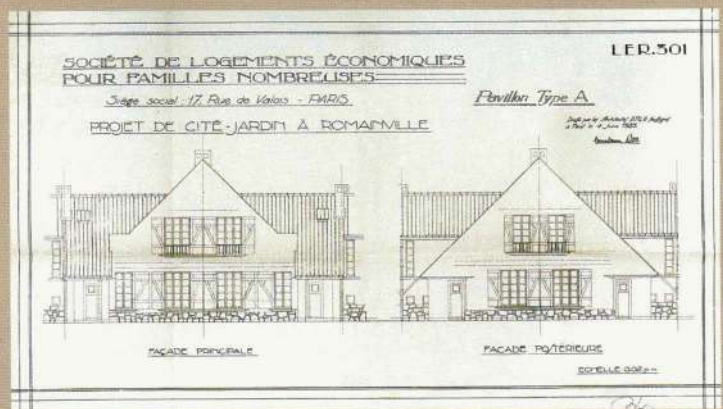


Plan de la cité-jardin de la Boissière, architectes Eugène Beaudouin et Marcel Lods.

La cité-jardin de la Boissière (1925)

En 1925, Eugène Beaudouin et Marcel Lods construisent aux limites de Montreuil, Noisy-le-Sec et Romainville une cité-jardin pour le compte de la Société des logements économiques pour familles nombreuses (SALEFN). La cité a été détruite lors de la construction de l'autoroute A3 dans les années 1970. Seuls les documents d'archives témoignent de la réalisation de Beaudouin et Lods, qui s'adaptent de manière ingénieuse à la configuration difficile de la parcelle : trapèze allongé s'évasant depuis le boulevard de la Boissière. Le programme proposait quarante-quatre logements : trente-trois logements en pavillons jumelés et onze logements en immeuble

collectif. L'immeuble collectif de quatre étages situé sur le boulevard offrait un porche qui constituait l'entrée principale de la cité-jardin. Le plan présentait trois alignements de pavillons dont l'un, formant un angle, dégagait l'espace d'une petite place centrale que desservait une unique rue intérieure. Les pavillons présentaient une façade sur pignon à deux entrées latérales. Deux familles occupaient chacune une moitié du pavillon comportant un rez-de-chaussée et un étage de combles. Les jardins étaient en majorité situés de part et d'autre des habitations. Devenue vétuste, la cité de la Boissière fut détruite dans les années 1970.



Façades principales et façades postérieures des pavillons projetés pour la cité de la Boissière par Eugène Beaudouin et Marcel Lods.

La cité des Mares (1952-1958)

La municipalité va, pour la cité des Mares, faire le choix du modèle de la cité-jardin densifiée qui constitue à ce jour le seul exemple de cité-jardin, quoique tardif, encore conservé à Romainville.

Contrairement à la cité de la Boissière, construite trente ans plus tôt, la cité des Mares ne se compose pas de pavillons implantés au centre d'un jardin privatif, mais de petits collectifs avec jardinets. Depuis les années 1930, les cités-jardins connaissent une densification due aux besoins accrus en logements. La cité des Mares intègre ce principe : chaque pavillon abrite six logements, les jardins sont petits et rejetés à l'arrière. Dans un premier temps, en 1954, deux pavillons tests sont construits par André Bérard à l'angle de la rue Jaurès et de la rue Pasteur, sur un terrain communal. L'un d'eux est toujours visible aujourd'hui. Cette démarche souligne le caractère expérimental de la construction de ce lotissement par la mairie. De 1955 à 1958, entre les rues de Benfleet et des Mares, quatorze pavillons sont ainsi édifiés. Le projet d'origine, dessiné en 1952, évolue et le plan général subit des modifications substantielles. Il est notamment créé une place centrale, espace de vie commune, qui n'existait pas dans un premier temps. Les pavillons, en tout point identiques et dont seule l'orientation change, s'articulent autour d'une allée centrale de 9 mètres de large et sont desservis par des allées latérales perpendiculaires. Derrière les pavillons, en fond de parcelle, s'alignent des box-remises individuels.

Vue actuelle de l'entrée de la cité des Mares, rue de Benfleet.





À l'origine, l'espace central de la cité était également planté d'arbres; il est aujourd'hui goudronné. Le rationalisme de la construction prend ici le pas sur les tendances au régionalisme, perceptible à la cité de la Boissière. Construite en matériaux simples (bois, fer et béton) selon un plan qui l'est tout autant, la cité des Mares rend compte de l'objectif de l'architecte communal André Bérard, chargé du projet : construire des pavillons « sans luxe mais solides », « étudiés pour durer ».

Vue des jardins à l'arrière des pavillons.

Le quartier Marcel Cachin

Tandis que la cité des Mares sort de terre, à la même période, est projetée par le même architecte, André Bérard, la cité Marcel Cachin (1956-1964) selon un tout autre modèle, celui du grand ensemble. La municipalité, qui doit juguler le nombre de demandes de logements, prend un parti pris radical et décide la création d'un nouveau quartier en plein centre de la ville. Ce projet est envisagé dans une zone centrale de la ville, au lieu-dit « Saint-Germain ». C'est un site idéal, aux limites des Lilas et de Montreuil, bien desservi par les transports et délaissé par l'activité industrielle. À proximité des commerces, de la poste et des bains-douches, il offre toutes les commodités. Il ne lui manque qu'une école, qui sera intégrée au projet. Un vaste ensemble HLM de huit cents logements est donc créé sur un terrain de 83 539 mètres carrés. Une attention particulière est portée à l'entrée de la cité située au croisement de la rue Saint-Germain et de l'avenue de Verdun. Constituée de deux petits



La médiathèque municipale au cœur de la cité Marcel Cachin.

L'entrée principale de la cité Marcel Cachin, rue Saint-Germain.

bâtiments à pans arrondis en rez-de-chaussée, elle accueille les équipements de la municipalité. Le bâtiment de gauche abritait ainsi les bureaux de l'OPHLM, tandis que celui de droite était occupé par la bibliothèque municipale.

La récente requalification de la cité en quartier a changé la physionomie des lieux. Les barres ont fait place à la nouvelle médiathèque destinée à devenir un espace central de la ville et dédiée à la lecture publique et aux rencontres culturelles en tout genre.

Le quartier des Trois Communes

En 1969, l'autoroute A3 vient couper en deux le quartier des Trois Communes, situé aux limites de Romainville, Bagnole et Noisy-le-Sec. Cette saignée, sur un territoire déjà malmené, est un véritable traumatisme pour les habitants. Depuis la Première Guerre mondiale, l'urbanisation s'y est faite de manière anarchique sans plan d'urbanisme, au gré des arrivants. Les cabanes et habitations modestes côtoient les barres de la cité Charles de Gaulle construite pour reloger les sinistrés. Du milieu des années 1970 à la fin des années 1980, une opération de restructuration de l'ensemble, appelée opération « Trois Communes », va être programmée afin de restructurer cette partie du territoire. Une zone d'aménagement concertée (ZAC) est ainsi lancée qui prévoit la construction de trois ensembles de logements : les cités Duclos, Neruda et Aragon. Elles sont toutes trois réalisées par Paul Chemetov, alors membre de l'Atelier d'urbanisme et d'architecture (AUA), qui marque de son empreinte tout le quartier. C'est à cette même période, en 1982, qu'il remporte avec Borja Huidobro le concours du ministère des Finances quai de Bercy à Paris. Cette réalisation est le début d'une longue série de projets communs, dont la cité Neruda et la cité Aragon de Romainville sont des exemples notables. Chemetov et Huidobro ne sont pas les seuls à s'illustrer sur cette partie du territoire romainvillois. Émile Aillaud participe lui aussi au réaménagement du quartier. Il est l'auteur, en 1983, de la cité Paul Éluard, dont les partis pris architecturaux tranchent radicalement avec ceux de l'AUA, mais aussi avec les autres réalisations d'Aillaud en matière de logement social.

Projet d'aménagement de la couverture de l'A3.



Le quartier des Trois Communes devrait prochainement retrouver l'unité de son territoire perdue lors de la construction de l'autoroute A3. Le recouvrement de cet axe routier est effectivement engagé dans un souci de rétablir les liaisons entre les quartiers nord et sud. Les différentes cités seront reliées par une succession d'espaces publics paysagers destinés à restructurer cette partie du territoire. Le projet propose une réécriture de la trame urbaine et des liens entre les quartiers des Grands-Champs et du Chemin vert. L'aménagement projeté apportera une variété de situations d'espaces (esplanade, square, installation sportive, jardin), ce qui renforce la vocation de ces lieux dans la vie de la ville.

*Projet de
réhabilitation
du quartier des
Trois Communes.*



La BPAL de la Corniche des forts

La reconversion des anciennes carrières du parc est lancée. La future base régionale de plein air et de loisirs de la Corniche des forts prévoit de mettre en avant la mémoire ouvrière du site. L'histoire de la commune de Romainville et les belles heures de la villégiature devraient, à cette occasion, être redécouvertes par les habitants qui jouiront d'une nature retrouvée.

Bibliographie

- AUZOLLES, Guy, *Le Château de Romainville*, association « Pour la sauvegarde du château de Romainville », 2010.
- AUZOLLES, Guy, *Paysages et politiques dans l'histoire d'une commune de la banlieue parisienne : Romainville*, 2009.
- BARRATAULT, A. C., *À l'école du patrimoine, l'architecture scolaire en Seine-Saint-Denis*, SCEREN-CRDP Académie de Créteil, Champigny-sur-Marne, 2006.
- CHEMETOV, Paul et JUMIN, Thomas, *Paul Chemetov : architectures 1964-2005*, Éditions le Moniteur, 2006.
- FURIO, Antoine, *De Gaston Roussel à Sanofi-Aventis. Près d'un siècle d'histoire et de patrimoine pharmaceutiques à Romainville*, Patrimoine en Seine-Saint-Denis n° 15, 2006.
- POUVREAU, Benoît, *Le Logement social en Seine-Saint-Denis (1850-1999)*, Inventaire du patrimoine, ADAGP, 2003.
- POUVREAU, Benoît, COURONNÉ, Marc, LABORDE, Marie-Françoise et GAUDRY, G., *Les Cités-Jardins de la banlieue du Nord-Est parisien*, Éditions le Moniteur, 2007.
- Alexandre-Théodore Brongniart, catalogue de l'exposition organisée au musée Carnavalet du 22 avril au 13 juillet 1986, édité par le musée Carnavalet, 1986.
- COLLECTIF, *Si le château de Romainville m'était conté*, association « Pour la sauvegarde du château de Romainville », 1994.

Remerciements

Guy Auzolles et l'association « Pour la sauvegarde du château ».

Anita di Meo et l'équipe des archives municipales de Romainville.

Stéphanie Perez, directrice générale des services de la ville de Romainville et les personnels des équipes municipales qui ont permis l'accès aux équipements municipaux et ont facilité les prises de vue.

Les prêtres, responsables des paroisses de la ville et les paroissiens qui nous ont largement ouvert leurs portes.

Michèle Lemaître, Sanofi-Aventis.

Marion Audoly, élève conservatrice du patrimoine, pour la qualité de ses recherches sur les écoles et le logement social.

Laure Bouscasse, étudiante, pour son aide précieuse.

Monsieur et Madame Perissinotto.

Monique et Vincent du restaurant *Panorama*.

Merci au service Patrimoines et Inventaire de la Région Île-de-France et particulièrement à Roselyne Bussièrès, Sophie Cueille, Antoine Lebas, Diane Betored et Arlette Auduc.

Crédits photographiques et droits patrimoniaux

© Région Île-de-France, Inventaire du patrimoine culturel,
Jean-Bernard Vialles et Laurent Kruszyk, ADAGP
AM de Romainville, p. 12, 13, 14, 15, 16, 18, 61, 71, 72
AD de Seine-Saint-Denis
École nationale des ponts et chaussées, fonds Mandar, p. 4, 5, 6, 7, 9
Wallace Collection, p. 6, 7, 10, 11
Collection Musée de l'Île-de-France – Sceaux, p. 2, 3, 8, 14
Sylla Grinberg (photographe), Département de la Seine-Saint-Denis,
Région Île-de-France, p. 22
Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, p. 34

Déjà parus sur le département de la Seine-Saint-Denis dans les collections nationales de l'Inventaire général :

Itinéraires du patrimoine

- n° 213, *Montreuil, patrimoine horticole*, 1999.
- n° 277, *Montreuil, patrimoine industriel*, 2003.
- n° 286, *Le Logement social en Seine-Saint-Denis, 1850-1999*, 2003.
- n° 320, *Montreuil, patrimoine de l'entre-deux-guerres*, 2006.
- Coffret comportant les trois Itinéraires de Montreuil.

Parcours du patrimoine

- n° 346, *L'Œuvre d'André Lurçat en Seine-Saint-Denis (1945-1970)*, 2008.

L'ensemble de la documentation établie est consultable sur les bases de données nationales :

<http://www.culture.gouv.fr> (rubrique bases de données) :

Mérimée (recense le patrimoine monumental français),

Palissy (recense le patrimoine mobilier français),

Mémoire (regroupe les images concernant ces deux patrimoines)

ou

au conseil régional d'Île-de-France

Centre de documentation de l'architecture et du patrimoine

115, rue du Bac

75007 Paris

Sur rendez-vous au 01 53 85 78 34

Pour retrouver toutes les informations relative au service Patrimoines et Inventaire et connaître tous les autres titres publiés sur le site :

<http://www.iledefrance.fr/patrimoine-et-inventaire>

© Région Île-de-France, service Patrimoines et Inventaire, Paris, 2011

© Somogy éditions d'art, Paris, 2011

© ADAGP, Paris, 2011 pour les photographies de Jean-Bernard Vialles et Laurent Kruszyk

ISBN 978-2-7572-0517-4

Dépôt légal : décembre 2011

Photogravure : Quat'Coul, Toulouse

Impression : Grafiche Flaminia (Italie, Union européenne)



Vue de l'avenue Lénine (ancienne rue de Paris).



SOMOGY
ÉDITIONS
D'ART

Ouvrage réalisé sous la direction de Somogy éditions d'art
Conception graphique : Dominique Grosmanjin, Décalage
Contribution éditoriale : Carine Merlin
Fabrication : Michel Brousset et Béatrice Bourgerie
Suivi éditorial : Sarah Houssin-Dreyfuss

Situé sur un promontoire rocheux qui domine la plaine Saint-Denis, Romainville jouit d'une histoire riche et insoupçonnée. Village de cultivateurs, ville de villégiature, centre industriel... cette commune décline les identités au fil des siècles. Son patrimoine en témoigne qui, de l'ancien château des Ségur, en passant par l'église d'Alexandre-Théodore Brongniart sans oublier les carrières de plâtre ou les usines Roussel-Uclaf, marque le territoire et rappelle le passé proche ou lointain de la ville.

Le présent et l'avenir sont également évoqués. De nombreuses rénovations urbaines sont en cours qui font la part belle à la réhabilitation de ce patrimoine aux multiples facettes.

Cet ouvrage propose de découvrir ou redécouvrir tous ces éléments de patrimoine qui méritent d'être mis en lumière et qui s'inscrivent dans la mémoire collective des habitants de la commune et du département de la Seine-Saint-Denis.



La collection « Parcours du patrimoine », conçue comme un outil de tourisme culturel, convie à la découverte des chemins du patrimoine.




ISBN 978-2-7572-0517-4

Prix : 9 €

 **île de France**

seine-saint-denis
LE DÉPARTEMENT

 **Ville de Romainville**